

Le détournement du *Petit Poucet*,
de Charles Perrault
par Pierrette Fleutiaux et Michel Tournier
suivi de
Contes : écrits et réécrits

par
Daniela Zuzana Slavik
Département de langue et littérature françaises
Université McGill, Montréal

Mémoire soumis à l'Université McGill en vue de l'obtention du grade de M.A.
en langue et littérature françaises

août 2006

©Daniela Zuzana Slavik, 2006



Library and
Archives Canada

Bibliothèque et
Archives Canada

Published Heritage
Branch

Direction du
Patrimoine de l'édition

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file *Votre référence*
ISBN: 978-0-494-32565-0
Our file *Notre référence*
ISBN: 978-0-494-32565-0

NOTICE:

The author has granted a non-exclusive license allowing Library and Archives Canada to reproduce, publish, archive, preserve, conserve, communicate to the public by telecommunication or on the Internet, loan, distribute and sell theses worldwide, for commercial or non-commercial purposes, in microform, paper, electronic and/or any other formats.

The author retains copyright ownership and moral rights in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

AVIS:

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque et Archives Canada de reproduire, publier, archiver, sauvegarder, conserver, transmettre au public par télécommunication ou par l'Internet, prêter, distribuer et vendre des thèses partout dans le monde, à des fins commerciales ou autres, sur support microforme, papier, électronique et/ou autres formats.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms may have been removed from this thesis.

Conformément à la loi canadienne sur la protection de la vie privée, quelques formulaires secondaires ont été enlevés de cette thèse.

While these forms may be included in the document page count, their removal does not represent any loss of content from the thesis.

Bien que ces formulaires aient inclus dans la pagination, il n'y aura aucun contenu manquant.


Canada



Résumé

La partie critique de ce mémoire explore les réécritures du conte de Charles Perrault *Le Petit Poucet* faites par Pierrette Fleutiaux et Michel Tournier. En premier lieu, nous étudions les modifications au conte original et la présence des nouvelles thématiques de la sexualité et la religion. Ensuite, après avoir montré comment les combinaisons binaires sont intrinsèques à la structure du conte traditionnel, nous examinons comment ces écrivains utilisent les nouvelles thématiques afin de brouiller les lignes séparatrices des combinaisons binaires. Compte tenu des modifications faites à la structure du conte original, nous essaierons de voir si ces deux textes peuvent encore être considérés comme des contes.

La partie créative du mémoire est composée de cinq contes : des créations originales et des réécritures qui jouent avec la structure, les personnages et les thématiques du conte.

Abstract

The critique part of this thesis explores two rewritings of the fairytale *Tom Thumb* by Charles Perrault, written by Pierrette Fleutiaux and Michel Tournier. Firstly, modifications to the original fairytale will be shown, followed by the presence of the newly introduced themes of sexuality and religion. It will be established that binary combinations are an integral part of the structure of a traditional fairytale, before examining the manner in which these writers use the new themes in order to blur the separating lines of the binary combinations. Bearing in mind the dismantling of the structure of the original fairytale, we will try to see if these two texts can still be considered as fairytales.

The creative section of the thesis is composed of five fairytales: original works and rewritings which play with structure, characters and themes of the fairytale.

Remerciements

Avant tout, je tiens à exprimer ma très vive reconnaissance envers ma directrice Mme Isabelle Daunais. Je la remercie pour l'aide, l'intérêt et les précieux conseils qu'elle m'a apportés au cours de la recherche et la rédaction de ce mémoire. Je la remercie surtout pour sa patience au cours des années et pour sa conviction envers ma compétence créative.

Un gros merci à mon ange français, Y.M. Je n'oublierai jamais le soir où tu m'avais lu des contes avec tant de ferveur. Tu seras toujours mon prof de grammaire préféré.

À ma muse, J.L., qui, même au petit matin, était prêt à écouter mes histoires et à trouver des solutions à mes dilemmes dramatiques. Quand j'ai perdu toute confiance, il a déclenché mon amour pour l'écriture et m'a inspirée à faire mon mieux. Grâce à toi, les sourires ont surpassé les larmes.

Pour R.R., M.P., et A.dS., trois amis qui ont assuré trois ans inoubliables à Montréal.

À Mme Sylvie Rosienski, une dame qui a piqué ma curiosité et allumé mon amour de la littérature française. Une professeure qui m'a encouragée à étendre mes ailes afin d'explorer et de questionner non seulement l'univers de la littérature française, mais aussi le monde entier. Merci.

Enfin, mes remerciements les plus chaleureux s'adressent à mes parents (M&O) et toute ma famille torontoise, pour la confiance qu'ils m'ont toujours accordée, pour leurs encouragements et pour leur soutien sans faille.

Table des matières

Résumé/ Abstract	iii
Remerciements.....	iv
Le détournement du <i>Petit Poucet</i> , de Charles Perrault par Pierrette Fleutiaux et Michel	
Tournier.....	1
I - Introduction	2
II - Modifications au conte original	5
III - Nouvelles thématiques	7
IV - Structure binaire du conte	14
V - Renversement des combinaisons binaires	17
VI - Conclusion	30
Bibliographie	36
Contes : écrits et réécrits.....	38
Le bûcher d'Augre	39
L'amant de la femme de l'Ogre	51
La forêt urbaine	62
Soleil éternel	75
La Belle à la ville bruyante	91

Le détournement du *Petit Poucet*,

de Charles Perrault

par

Pierrette Fleutiaux

et

Michel Tournier

~ Partie Critique ~

Écrire, c'est donc récrire...
Reposer sur des fondations existantes et
contribuer à une création continuée¹.

I - INTRODUCTION

Empruntés à la tradition orale, les contes de fées ont été retrouvés sous forme écrite, au fil des années. En rassemblant de nombreux contes venant des quatre coins du monde, des chercheurs ont remarqué que certaines trames et certains motifs réapparaissent d'une culture à l'autre. Le conte de tradition orale anglaise *Tom Thumb* possédait plusieurs versions européennes : *Ninnillo et Nennella* en Italie, *Hansel et Gretel* en Allemagne et *Tom Pouce* en France. C'est à la fin du dix-septième siècle que Charles Perrault a transcrit et adapté le conte oral de *Tom Pouce* pour plaire à la cour de Louis XIV.

La partie critique de ce mémoire est née de la découverte de Pierrette Fleutiaux et Michel Tournier, deux écrivains français du vingtième siècle, qui ont réécrit le même conte : *Le Petit Poucet*.

Tournier a été le premier à proposer une nouvelle version du *Petit Poucet*, qui a été publiée, pour la première fois, dans le magazine *Elle*, en 1972, sous le titre *Le détournement du Petit Poucet*. Ce conte a été repris sous le titre *La fugue du petit Poucet*, dans le recueil *Le Coq de bruyère* publié en 1978 chez Gallimard. Cette réécriture suit le protagoniste Pierre, un enfant unique, qui, ne voulant pas déménager à la grande ville, fuit

Notes

¹ T. Samoyault, *L'intertextualité – Mémoire de la littérature*, Paris, Éditions Nathan, 2001, p. 57.

sa maison laissant sa mère en compagnie de son père tyrannique. Retrouvé dans la forêt par sept petites filles, Pierre est chaleureusement accueilli dans la maison de Logre où il est initié à l'érotisme, aux drogues et à la spiritualité avant-gardiste de Logre androgyne. À la fin du récit, Logre est arrêté par la gendarmerie et le père de Pierre, le commandant des bûcherons de Paris, qui entraîne son fils à Paris au vingt-troisième étage de la tour Mercure. Afin d'échapper aux ennuis de la technologie et de la grande ville, Pierre rêve d'atteindre les hauts arbres par le moyen des bottes que Logre lui a laissées en cadeau.

Le récit de Pierrette Fleutiaux, *La femme de l'Ogre* est paru dans son recueil de contes perraultiens réécrits, intitulé *Métamorphoses de la reine* publié en 1984, également chez Gallimard. Tous les contes réécrits dans ce recueil donnent la première place aux femmes. Cette réécriture du *Petit Poucet* est centrée autour d'une jeune fille qui devient la femme d'un Ogre pervers. En omettant de donner un nom propre à son protagoniste, Fleutiaux universalise la condition de la violence sexuelle envers les femmes. En vain, la femme de l'Ogre essaie de sauver ses ogrelettes des habitudes sanglantes et monstrueuses de leur père. Quand Poucet et ses frères, cherchant un abri pour la nuit, frappent à la porte, la femme de l'Ogre essaie de les décourager mais sans y arriver. Au bout d'un jeu de cache-cache avec les frères de Poucet qui aboutit à un carnage familial où l'Ogre et les sept ogrelettes meurent, la femme de l'Ogre se retrouve toute seule. Grâce aux bottes de sept lieues de l'Ogre, elle trouve enfin son bonheur avec le jeune homme nommé Poucet.

La réécriture du conte et les changements qu'il subit sont intéressants, car les contes forment la base de la littérature traditionnelle qui vise à exposer les principes moraux selon lesquels une société se conduit. La morale, selon *Le Petit Robert* est : « [la] science du bien et du mal ; [la] théorie de l'action humaine en tant qu'elle est soumise au

devoir et a pour but le bien². » Cette définition soulève incontestablement la thématique de la binarité, car le bien et le mal sont juxtaposés comme éléments opposés, voire antinomiques. Nous nous intéresserons aux modifications apportées au conte original, incluant les nouvelles thématiques introduites et les combinaisons binaires qui servent d'éléments structuraux au conte. En examinant comment Tournier et Fleutiaux manipulent le texte original, nous verrons qu'ils jouent avec les fondations sur lesquelles le conte est construit et, de ce fait, que la structure binaire du conte est renversée. Avant de poursuivre, il faut préciser la notion de renversement qui sera utilisée dans cette étude. Pour notre propos, le terme de renversement signifie la rupture ou le brouillage des lignes séparatrices des combinaisons binaires. Une étude de la façon dont Fleutiaux et Tournier réécrivent *Le Petit Poucet* et des moyens par lesquels ils renversent les combinaisons binaires qui se trouvent au sien des nouvelles thématiques sera entreprise, en vue de répondre à la question suivante : si un écrivain renverse les combinaisons binaires sur lesquelles un conte est structurellement construit, le récit produit est-il encore un conte?

Afin de répondre à la question posée ci-dessus, une comparaison entre les scènes clé du conte original (hypotexte³) et celles de chaque conte réécrit (hypertexte) sera d'abord établie. Ensuite, les thèmes de la sexualité et de la religion, absents du conte original de Perrault, mais qui apparaissent dans les deux contes réécrits, seront dégagés. Une fois établie la présence des nouveaux thèmes, la question des combinaisons binaires

² P. Robert, *Le nouveau Petit Robert – dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, nouvelle édition remaniée et amplifiée, Josette Rey-Debove et Alain Rey (dir.), Paris, Éditions Dictionnaires Le Robert, 1993, p. 1438.

³ Hypertextualité : « J'entends par là toute relation unissant un texte B (que j'appellerai *hypertexte*) à un texte antérieur A (que j'appellerai, bien sûr, *hypotexte*) sur lequel il se greffe d'une manière qui n'est pas celle du commentaire. », dans : G. Genette, *Palimpsestes – la littérature au second degré*, Paris, Éditions du Seuil, 1982, p.13.

qui servent d'éléments structuraux au conte sera abordée. Par la suite, les moyens par lesquels Fleutiaux et Tournier renversent les combinaisons binaires au sein des thématiques de la sexualité et la religion seront étudiés. Enfin, à la lumière de nos analyses sur la structure du conte, nous essaierons de voir si les deux réécritures du *Petit Poucet* peuvent encore être considérées comme des contes.

II - MODIFICATIONS AU CONTE ORIGINAL

Étant donné qu'en général les écrits tournériens inspirés d'un modèle visent à détourner les textes originaux, il est possible de discerner des scènes et des éléments de la réécriture qui correspondent à ceux du conte de Perrault. En ce qui concerne le titre, l'utilisation du mot fugue détourne l'image du conte original dans lequel les parents veulent abandonner leurs sept enfants dans la forêt. Chez Tournier, c'est Pierre qui abandonne ses parents. De ce fait, l'élément d'abandon est omniprésent dans les deux contes, mais de façon inverse. En outre, la rencontre entre l'Ogre et Poucet et ses frères existe dans chacun des contes. Chez Perrault, c'est une simple scène de supplication: « Ces pauvres enfants se mirent à genoux en lui demandant pardon ; mais ils avaient à faire au plus cruel de tous les Ogres, qui bien loin d'avoir de la pitié les dévorait déjà des yeux⁴ ». De plus, l'Ogre perraultien n'engage jamais de dialogue avec ces « friands morceaux ». Chez Tournier, la soirée chez Logre où cet « homme au foyer » moderne chante et raconte sa version de la Chute n'a aucune scène équivalente. Par ailleurs, le personnage de Poucet dans le conte perraultien ne rencontre jamais les sept petites

⁴ Ch. Perrault, *Contes*, édition présentée et annotée par Nathalie Froloff, texte établi par Jean-Pierre Collinet, Paris, Éditions Gallimard, collection « Folio », no 3238, 1999, p.117.
Toutes les références à cet ouvrage seront désormais indiquées entre parenthèses par le sigle PPP, suivi de la page.

Ogresses. En fait, il ne les voit qu'au moment où il échange leurs Couronnes d'or contre les bonnets de ses frères et le sien. Chez Tournier, Pierre se retrouve avec les sept filles « sous l'énorme édredon, et ce grouillis de corps mignons autour de lui, ces quatorze menottes qui lui font des caresses si coquines qu'il en étouffe de rire...⁵ » En plus de garder les mêmes personnages principaux, Tournier maintient l'existence des bottes magiques. Ces bottes de fées offertes à Pierre par Logre permettent à l'enfant de rêver à un pays très boisé. En gardant des éléments clés, Tournier permet au lecteur de faire des liens avec le conte original.

Dans *La femme de l'Ogre*, Pierrette Fleutiaux donne la première place à la femme de l'Ogre. On se retrouve non seulement avec un nouveau protagoniste, mais aussi avec une toute nouvelle trame. Quoique Fleutiaux garde les bottes de fées dans le conte, c'est la femme de l'Ogre qui s'en sert afin de voyager pour rejoindre son amant Poucet. En outre, Fleutiaux reprend la figure mythique de l'Ogre, mais elle accentue ses tendances carnivores dans le but d'établir un contraste avec sa femme, qui est « végétarienne », mais en le cachant à son mari.

Lorsque l'Ogre arrive, la table est de nouveau prête, avec au centre un monceau de chairs sanguinolentes, en bel édifice pyramidal. L'Ogre prend sa place, la femme la sienne, mais dans son ventre elle fait maintenant remuer l'eau du puits en toutes petites cascades onduleuses, l'Ogre mâche, craque et déglutit, elle ne l'entend pas⁶.

⁵ M. Tournier, *Le coq de bruyère*, Paris, Éditions Gallimard, collection « Folio », no 1229, 1978, p. 62. Toutes les références à cet ouvrage seront désormais indiquées entre parenthèses par le sigle TFP, suivi de la page.

⁶ P. Fleutiaux, *Métamorphoses de la reine*, Paris, Éditions Gallimard, collection « Folio », no 2183, 1984, p. 17.

Toutes les références à cet ouvrage seront désormais indiquées entre parenthèses par le sigle FFO, suivi de la page.

Le principe d'abandon qui reste intact permet un rapprochement direct entre le conte perraultien et celui de Fleutiaux. Comme chez Perrault, Poucet et ses frères, perdus dans la forêt, se retrouvent au seuil de la maison de l'Ogre. Les paroles prononcées par la femme de l'Ogre en ouvrant la porte d'entrée, « Malheureux, murmure la femme, ne sais-tu pas que c'est ici la maison de l'Ogre ? » (FFO, 39), rappellent celles prononcées par la femme de l'Ogre, de Perrault : « Hélas! mes pauvres enfants, où êtes-vous venus ? Savez-vous bien que c'est ici la maison d'un Ogre qui mange les petits enfants ? » (PPP, 116). Donnons comme dernier exemple, la scène de la rencontre avec l'Ogre et les sept ogrelettes qui ressemble à un jeu de cache-cache et qui aboutit à un carnage familial, à la fin duquel Poucet et ses frères n'ont pas de contact avec ces carnivores farouches.

Il est évident qu'en gardant les personnages principaux des contes, les objets, les éléments et les scènes clés du conte original, Tournier et Fleutiaux arrivent à renvoyer le lecteur au conte original sans devoir le raconter.

III - NOUVELLES THÉMATIQUES

Avant d'examiner les nouvelles thématiques de la religion et de la sexualité que Tournier et Fleutiaux introduisent dans les réécritures, il importe de considérer le conte original. Chrétien dévoué, Perrault a écrit divers textes portant notamment sur l'importance de la religion, tels *La lettre à l'Évêque d'Acqs*, *Hommes illustres*, *Pensées chrétiennes* et *Mémoires de ma vie*, dans lesquels il exprime ses pensées sur la moralité et la théologie. Mais, curieusement, ses contes ne contiennent aucune référence religieuse évidente. Cependant, ces mêmes contes pleins de faits merveilleux ont été écrits par un

homme qui a déclaré : « je ne crois pas au merveilleux ⁷ ». Cette constatation met bien en évidence que Perrault a choisi consciemment de dissocier le merveilleux de la religion afin d'écrire des œuvres dignes de charmer la cour de Louis XIV.

Michel Tournier est un écrivain qui entreprend le renouvellement des mythes afin de dégager tout ce qui est marginalisé. « [Il dégage] cette frange douteuse de la société qui comprend [...] mais sans les réunir – homosexuel, nain, fétichiste, gitan, travailleur immigré et d'autres encore⁸. » De façon pédagogique, il initie le lecteur aux réalités amères de la vie. Dans sa réécriture du *Petit Poucet*, il transforme la trame du conte qui donne lieu à la fugue de Pierre, qui échappe à sa situation familiale et à sa vie dépourvue d'amour. Dans sa recherche d'une vie simple et chaleureuse, le personnage est initié à la vie adulte.

Dans cette réécriture, on trouve deux représentations de la nouvelle thématique de la sexualité : la première est liée aux actes sexuels, la deuxième est associée à l'androgynie du personnage de Logre. Pour ce qui est de l'initiation à l'érotisme, Tournier plonge Pierre dans cet univers dès qu'il est retrouvé dans la forêt par « Les sept petites filles [qui] l'entourent, l'entraînent, [et auxquelles il est] impossible de [...] résister. » (TFP, 55) L'une des premières pièces que les petites filles lui montrent, à leur retour à la maison, est leur chambre. « Ce lit, c'est pour tous les enfants. Vois comme il est grand. » (TFP, 56), précisent-elles à Pierre. Le passage suivant est plus évocateur : « Au-dessus du lit, comme pour inspirer le sommeil, une inscription brodée dans un cadre : *Faites l'amour, ne faites pas la guerre.* » (TFP, 56) Ce dicton des années soixante annonce ce qui viendra après une soirée pendant laquelle Logre raconte des histoires aux enfants et

⁷ Ch. Perrault, *Pensées Chrétiennes de Charles Perrault*, introduction et notes par Jacques Barchilon et Catherine Velay-Vallantin, Paris, Biblio 17, 1987, p. 21.

⁸ D.G. Bevan, *Michel Tournier*, Amsterdam, Rodopi, 1986, p.15.

durant laquelle ils fument de la marijuana. Le souvenir que garde Pierre de cette soirée est onirique :

Que se passe-t-il ensuite ? Il revoit comme dans un rêve le grand lit carré et une quantité de vêtements volant à travers la chambre – des vêtements de petites filles et ceux aussi d'un petit garçon – et une bruyante bousculade accompagnée de cris joyeux. Et puis la nuit douillette sous l'énorme édredon, et ce grouillis de corps mignons autour de lui, ces quatorze menottes qui lui font des caresses coquines qu'il en étouffe de rire... (TFP, 62)

Il est clair que Tournier initie son jeune personnage, et même ses lecteurs, aux expériences charnelles, mais d'une manière délicate et espiègle.

Ce jeu constant avec le lecteur, mais surtout avec le texte, permet à Tournier de métamorphoser des personnages archétypaux comme celui de Logre. Au lieu d'être un croquemitaine qui effraie les enfants par ses habitudes de carnivore, Logre est un hippie végétarien. Quand Pierre le voit pour la première fois, il remarque qu'il présente des caractéristiques physiques et une habitude vestimentaire qui rappellent le féminin :

Mais un géant mince, flexible, où tout n'est que douceur, ses longs cheveux blonds serrés par un lacet qui lui barre le front, sa barbe dorée, annelée, soyeuse, ses yeux bleus et tendres, ses vêtements de peau couleur de miel auxquels se mêlent des bijoux d'argent ciselés, des chaînes, des colliers, trois ceinturons dont les boucles se superposent, et surtout, ah ! surtout, ses bottes, de hautes bottes molles de daim fauve qui lui montent jusqu'aux genoux, elles aussi couvertes de gourmettes, d'anneaux, de médailles. (TFP, 57)

Les attributs féminins de Logre sont si fascinants que Pierre est troublé par ce flou entre la masculinité et la féminité; il n'arrive pas à concevoir la sexualité de Logre. Tournier aborde le sujet de l'androgynie à travers les yeux du protagoniste d'une manière très innocente, de sorte que la situation n'est pas étrange, mais tout à fait normale.

Le personnage de Logre occupe une double fonction, car non seulement il soulève le thème de la sexualité par son androgynie, mais il introduit aussi la thématique de la religion dans cette réécriture. Comme pour la sexualité, la thématique de la religion est double. Tournier est aussi explicite avec les références bibliques qu'avec la figure christique de Logre. Dans la réécriture tourniérienne, la forêt n'est pas seulement un lieu où se réfugier, c'est aussi le point de départ d'un discours sacré. À partir de ce symbole⁹, Logre raconte aux enfants une histoire qui est une interprétation évidente de la Chute dans laquelle il utilise le nom de Yahvé, nom propre du Dieu de la Bible:

- Écoutez-moi. Le Paradis, qu'est-ce que c'était ? C'était une forêt. Ou plutôt un bois. Un bois, parce que les arbres y étaient plantés proprement [...]. En effet chacun de ces arbres avait ses fruits, et chaque sorte de fruit possédait une vertu magique particulière. (TFP, 59)

L'histoire de la Chute dans ce conte n'est pas seulement celle d'Adam et Ève, que Dieu a expulsés du Paradis, mais celle de Pierre et de sa mère, qui ont été expulsés de la campagne, par le commandant Poucet, pour aller à Paris, décrite comme une ville sans arbres.

En dernier lieu, le personnage de Logre occupe un autre rôle qui met en relief une forte thématique religieuse. Une figure christique se dessine derrière Logre au moment où les gendarmes viennent l'arrêter. Juste avant qu'ils entrent dans la maison, Logre dit à Pierre: « Avant que la maison ne soit mise à sac, viens choisir, en souvenir de moi, un

⁹ « Pour l'analyse moderne, par son obscurité et son enracinement profond, la forêt symbolise l'inconscient. Les terreurs de la forêt, comme les terreurs paniques, seraient inspirées, selon Jung, par la crainte des révélations de l'inconscient. » dans : J. Chevalier et A. Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles – mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs*, Paris, Éditions Robert Laffont / Jupiter, 1982, p. 456.

objet qui t'accompagnera dans le désert. » (TFP, 63) Cet extrait est un renvoi direct à la sainte Cène où Jésus dit :

Ceci est mon corps, qui est rompu pour vous; faites ceci en mémoire de moi. De même, après avoir soupiré, il prit la coupe, et dit: Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang; faites ceci en mémoire de moi [...]¹⁰.

La phrase « en souvenir de moi » du conte tournierien est l'équivalent de celle de la Bible « en mémoire de moi » et établit un parallèle entre le personnage mythique de Logre et celui de Jésus. De ce fait, le personnage de Logre qui est d'habitude un être pervers occupe un nouveau rôle : celui d'une figure christique, subvertissant ainsi ce personnage typique du conte. Dans *Michel Tournier – Marginalité et création*, Pary Pezechkian-Weinberg signale que : « Tournier écrit des textes "déviant" avec des personnages dont les caractéristiques sortent des normes qui leur ont été assignées jusque là ¹¹ ». En effet, les personnages mythiques, chez Tournier, sont souvent marginalisés ou bien reliés entre eux de façon inaccoutumée, tel Jésus et Logre. Selon Arlette Bouloumié : « [l]'écriture de Michel Tournier, [...] se veut écriture religieuse et sensuelle¹² ». Par ailleurs, le « texte déviant » est formé par la manipulation et le détournement des thématiques que Tournier introduit dans ces réécritures, telles la religion et la sexualité.

Pierrette Fleutiaux introduit elle aussi les thématiques de la sexualité et de la religion dans *La femme de l'Ogre*. Contrairement à ceux de Tournier, les contes

¹⁰ *La Sainte Bible qui comprend l'Ancien et le Nouveau Testament*, traduits sur les textes originaux hébreu et grec par Louis Segond, nouvelle édition revue, Londres, Société Biblique britannique et étrangère, 1945, *Nouveau Testament*, I Corinthiens 11: 24-25, p. 163.

¹¹ P. Pezechkian-Weinberg, *Michel Tournier: marginalité et création*, New York, Peter Lang Publishing Inc., « collection Currents in Comparative Romance Language and Literature », vol. XLVIII, 1998, p. 15.

¹² A. Bouloumié, « La figure du Christ dans l'œuvre de Michel Tournier », *Revue des Sciences Philosophiques et Théologiques*, vol. LXXI, no 3, juillet 1987, p. 441.

fleutiauxiens dévoilent une position plutôt féministe et abordent des sujets contemporains qui semblent se dérouler au XVIII^e siècle. Comme dans la réécriture tourniérienne, la thématique de la sexualité est double chez Fleutiaux: elle oscille entre dépravation et tendresse.

Dans les contes, l'ogre « symbolise la force aveugle et dévoratrice¹³. » Chez Fleutiaux, l'Ogre incarne non seulement un monstre brutal pour lequel sa femme n'est qu'un objet, mais surtout un homme qui n'est jamais satisfait sexuellement. Sans ambiguïté aucune, l'écrivaine pousse les limites de l'érotisme en exposant des sujets marginalisés liés à la sexualité :

Un jour, il rapporte un arrière-train de vache et la femme regarde avec horreur les grandes cuisses blanches tachées de sang et de bouse, il fait venir sa femme, il la jette sur la moitié de la vache, il rebrousse la jupe et saisit les cuisses minces, la femme tremble, un jour sans le savoir il les écartera brutalement elles aussi, et les craquera d'un coup sec, le ventre se déchirera, il la retournera et s'enfoncera dans ses entrailles giclant au jour, l'Ogre ne trouve pas satisfaction en elle non plus, son corps est trop infime. (FFO, 27)

En une seule scène, Fleutiaux aborde des sujets comme la nécrophilie et le viol qui sont tous relatifs à la thématique de la sexualité et qui représentent une déviation profonde chez l'Ogre. En outre, elle dresse le motif de la bestialité et du voyeurisme d'une manière bouleversante. La critique Bettina Knapp note que « [d]ans une scène qui rappelle la prose de Michel Tournier ou le célèbre tableau du peintre Soutine où figure un bœuf dépecé, l'Ogre, perversi au dernier degré agit selon des rites destinés à satisfaire ses

¹³ J. Chevalier et A. Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, p. 693.

désirs¹⁴. » Dans cette réécriture, tous les actes pervers et perturbants commis par l'Ogre soulèvent incontestablement la thématique de la sexualité.

En revanche, après la mort subite de sa famille entière, et grâce à la rencontre touchante avec Poucet, la femme de l'Ogre semble renaître. En suivant les besoins de son corps à elle et non ceux d'un homme brutal et dur, elle apprend la douceur de l'amour avec un jeune homme :

Poucet sort de la poche, détend ses membres recroquevillés, mais il ne quitte pas le corps de la femme, il se met dans l'autre poche, sur l'autre sein où il pose sa tête, et la chaleur irradie doucement dans le corps de la femme. (FFO, 47)

En comparaison avec les relations avec l'Ogre, celles avec le jeune Poucet sont «normales». La tendresse pure de la relation sensuelle entre Poucet et la femme de l'Ogre se voit clairement à la fin du conte. La thématique de la sexualité se transforme : d'une brutalité bouleversante au début à une relation idéale à la fin.

La thématique de la religion met bien en lumière ce contraste, car Fleutiaux crée une dichotomie chez le personnage de l'Ogre. Contrairement à Tournier, l'écrivaine ne cite aucun texte sacré afin de dégager la thématique de la religion, elle choisit plutôt de la présenter par le biais de deux figures religieuses : l'ange et le diable. C'est ainsi que le personnage de l'Ogre est introduit au moyen d'une prière et apparaît d'abord sous forme d'un ange.

Alors presque aussitôt une forme est apparue dans le fond trouble de l'horizon, une forme toute blanche qui volait au-dessus des collines et venait vers elle dans le floconnement de la neige. « C'est un ange, s'est-elle dit, ma prière a été exaucée. ». (FFO, 20)

¹⁴ B. Knapp, *Pierrette Fleutiaux*, Amsterdam, Rodopi, 1997, p.117.

Cependant, devant les yeux de sa future femme, l'Ogre se métamorphose ; d'ange salvateur il devient un diable malsain : « La fillette s'est éveillée d'un coup, et ce n'était pas comme une arrivée dans un beau rêve, mais comme au sortir d'une bataille pleine de terreur qui l'avait couverte de meurtrissures. » (FFO, 24) Il est évident que Fleutiaux unit les gestes violents du diable avec ceux de l'Ogre, fusionnant ainsi ces personnages pour créer un être maléfique. La femme de l'Ogre se retrouve dans un rêve qui devient réel. En utilisant un motif antithétique pour accentuer le fossé entre le bien et le mal, l'écrivaine traite, d'une manière contemporaine, les relations intimes entre les hommes et les femmes.

IV - STRUCTURE BINAIRE DU CONTE

Les règles structurales liées à la construction des œuvres romanesques, théâtrales et poétiques ont été dégagées par les structuralistes tels Roland Barthes, Étienne Souriau et Guy Michaud, pour qui chaque objet, personnage et sujet sert à accomplir une fonction essentielle à l'intérieur de l'œuvre et, de ce fait, contribue à sa structure. Dans son ouvrage, *La morphologie du conte*, Vladimir Propp a fait ressortir des éléments à partir desquels le conte se construit. À la lumière des écrits théoriques de Propp, Greimas, Lévi-Strauss et Mélétynski, nous verrons que les contes sont construits à partir de combinaisons binaires.

Dans *Sémantique structurale, recherche de méthode*, A.J. Greimas définit le concept de la structure comme « [la] présence de deux termes et de la relation entre

eux¹⁵». À l'égard du terme « relation », Greimas constate que « [p]our que deux termes-objets puissent être distingués, il faut qu'ils soient différents, de quelque manière que ce soit [...]. En effet, la relation manifeste maintenant sa double nature : elle est à la fois *conjonction et disjonction*¹⁶ ». Chaque terme entretient une relation directe avec un autre terme afin qu'il puisse se différencier des autres, créant ainsi un sens. Greimas ajoute que la structure proposée par R. Jakobson « ne peut être que binaire et cela non pas tellement pour des raisons théoriques non élucidées, qu'il faut renvoyer au niveau épistémologique du langage, mais du fait du consensus actuel des linguistes. Elle est articulée en deux sèmes¹⁷ : *s* vs non *s*¹⁸ ». En dévoilant que la structure sous-entend la binarité, on pourrait ensuite relever que n'importe quelle structure, même celle d'un conte, observe les règles structurales de la relation entre deux sèmes.

Claude Lévi-Strauss, dans *Anthropologie structurale*, examine les éléments constitutifs d'un mythe, de façon diachronique et culturelle, dans le but d'établir une structure universelle. Lévi-Strauss signale qu'en :

appliquant systématiquement cette méthode d'analyse structurale on parvient à ordonner toutes les variantes connues d'un mythe en une série, formant une sorte de groupe de permutations, et où les variantes placées aux deux extrémités de la série offrent, l'une par rapport à l'autre, une structure symétrique mais inversée¹⁹.

Les structures linguistiques créent un sens à partir des éléments identiques mais inversés, tout comme le font les structures mythiques. Pour préciser, « [n]ous retrouvons donc

¹⁵ A.J. Greimas, *Sémantique structurale, recherche de méthode*, Paris, Librairie Larousse, 1966, p. 19.

¹⁶ *Ibid*, p. 19-20.

¹⁷ « Les éléments de signification (S₁, S₂) ainsi dégagés sont désignés par R. Jakobson comme traits distinctifs et ne sont, pour lui, que la traduction anglaise, retraduite en français, des *éléments différentiels* de Saussure. Par souci de simplicité terminologique, nous proposons de les appeler *sèmes* », dans : A.J. Greimas, *Sémantique structurale*, p. 22.

¹⁸ *Ibid*, p. 24.

¹⁹ C. Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Paris, Librairie Plon, 1974, p. 248.

[dans les rites des tribus] toutes les oppositions déjà analysées sur le plan du mythe, avec inversion des valeurs attribuées à chaque couple : initié et non-initié ; jeunesse et vieillesse ; confusion et distinction des sexes, etc.²⁰ » Dans le même ordre d'idées, le structuraliste Evguéni Mélétski, dans « L'étude structurale et typologique du conte », remarque que :

Lévi-Strauss considère avant tout le mythe comme un instrument logique pour surmonter les antinomies (en tenant compte des particularités de la pensée primitive). La pensée mythique, comme il le dit, va de la détermination de deux termes contradictoires à une médiation progressive. Le problème n'est pas vraiment résolu, mais il est levé dans la mesure où un couple de pôles extrêmes est remplacé par une opposition moins lointaine²¹.

Il est essentiel de considérer l'œuvre théorique de Greimas, puisque Propp fait un rapprochement direct entre le mythe et le conte en précisant que « [l']analyse des attributs permet une *interprétation* scientifique du conte. Du point de vue historique, cela signifie que le conte merveilleux, dans sa base morphologique, est un mythe²². » Plus encore, Mélétski réaffirme ce rapport entre le mythe et le conte en soulignant que :

Propp qualifie le conte merveilleux de « mythique » (dans la mesure où le conte, dans sa genèse, se fonde sur le mythe) ; Lévi-Strauss voit dans le conte un mythe légèrement « affaibli », il pose au départ que le mythe, contrairement aux autres phénomènes de langage, appartient d'emblée aux deux catégories saussuriennes *langue et parole* [...]²³.

²⁰ *Ibid*, p. 262.

²¹ E. Mélétski, « L'étude structurale et typologique du conte », dans V. Propp, *Morphologie du conte*, traductions de Marguerite Derrida, Tzvetan Todorov et Claude Kahn, Paris, Éditions du Seuil, 1970, p. 213.

²² V. Propp, *Morphologie du conte*, traductions de Marguerite Derrida, Tzvetan Todorov et Claude Kahn, Paris, Éditions du Seuil, 1970, p. 110.

²³ E. Mélétski, « L'étude structurale et typologique du conte », p. 212.

Du lien entre le mythe et le conte qu'établit Propp, nous pouvons déduire que si le mythe essaie de surmonter les antinomies, celles qui se définissent comme une « [c]ontradiction réelle ou apparente entre deux lois, deux principes²⁴ », le conte, qui se fonde sur le mythe, doit également essayer de les surmonter. En effet, les théories de Greimas, Propp et Lévi-Strauss s'entendent toutes pour dire que le conte se fonde sur le mythe et sur la binarité. Étant donné que la structure du mythe se construit à partir de couples de pôles extrêmes, pour notre étude de la structure du conte, l'équivalent d'un couple de pôles extrêmes sera une combinaison binaire.

En ce qui concerne la thématique des contes, Bettina Knapp souligne que « [e]n tant que genre moralisant, leur thématique se centre sur la quête du bien et la défaite du mal, le travail et non la fainéantise, la vérité contre le mensonge, les traits de caractère bénéfiques et le châtement des actions destructrices²⁵. » Ici encore, il est question de combinaisons binaires, mais cette fois, elles se lient à la thématique des contes, ce qui nous mène à l'avant-dernière partie de cette étude. Comme l'a exprimé Greimas, « [n]ous percevons des différences et, grâce à cette perception, le monde " prend forme " devant nous et pour nous²⁶. »

V - RENVERSEMENT DES COMBINAISONS BINAIRES

C'est avec la manipulation des combinaisons binaires au sein des nouvelles thématiques de la sexualité et de la religion, introduites par Michel Tournier et Pierrette

²⁴ P. Robert, *Le nouveau Petit Robert*, p. 93.

²⁵ B. Knapp, *Pierrette Fleutiaux*, p. 113.

²⁶ A.J. Greimas, *Sémantique structurale*, p. 19.

Fleutiaux dans leurs réécritures du *Petit Poucet*, que la structure du conte est renversée. Ces deux écrivains brouillent les lignes séparatrices de plusieurs combinaisons binaires, celles qui ont été toujours très claires dans les contes dits traditionnels. Afin de faciliter l'analyse du renversement des combinaisons binaires à l'intérieur des nouvelles thématiques, chaque conte sera étudié séparément, d'abord *La femme de l'Ogre* de Pierrette Fleutiaux, puis *La fugue du petit Poucet* de Michel Tournier.

La première thématique que nous avons dégagée dans les réécritures est celle de la sexualité. Dans un cadre merveilleux, la sexualité est liée aux caractéristiques de la masculinité et de la féminité. Toutefois, dans cette réécriture, Fleutiaux aborde la sexualité sous un angle féministe. Elle ose pénétrer dans l'intimité ténébreuse du couple, celle qui cache les abus sexuels envers les femmes et les actes marginalisés, privilégiés par certains individus.

Dans cette partie, nous définissons la sexualité comme « [l']ensemble des comportements relatifs à l'instinct sexuel et à sa satisfaction (qu'ils soient ou non liés à la génitalité)²⁷. » En effet, Fleutiaux relie la taille physique de l'homme (grand/petit) à la jouissance sexuelle de la femme. Souvent, dans les contes, la grandeur est liée à la puissance, et inversement, la petitesse à la faiblesse. Par contre, nous verrons plus loin que les liens entre les deux combinaisons binaires grand/petit et puissant/faible sont renversés.

Greimas reprend l'idée avancée par V. Brøndal que la formule linguistique de Jakobson: « *s* vs non *s* ²⁸ », peut être réécrite de la façon suivante : « *positif* vs

²⁷ P. Robert, *Le nouveau Petit Robert*, p. 2085.

²⁸ A.J. Greimas, *Sémantique structurale*, p. 24.

*néгатif*²⁹ ». Dans cette perspective, il y aurait toujours un élément positif et négatif dans les combinaisons binaires. Sous cet angle, la grandeur et la puissance seraient positives, tandis que la petitesse et la faiblesse seraient négatives. On voit d'ailleurs, dans les contes de Perrault tels *La Belle au bois dormant*, *Cendrillon* et surtout *Barbe bleue*, que la femme s'unit à un homme grand et puissant, car ces caractéristiques sous-entendent la stabilité, donc le bonheur.

Le personnage de l'Ogre chez Fleutiaux possède lui aussi des attributs positifs tels que la grandeur et la puissance. Mais, dans cette réécriture, l'Ogre est sexuellement pervers. Il utilise sa grandeur et sa puissance de façon négative en forçant sa femme à plusieurs rapports intimes morbides. Bettina Knapp explique que : « [d]émuni de toute sensibilité, de tout sentiment pour sa femme, de toute considération pour ses désirs et son bien-être, [l'Ogre] se laisse dominer par son côté instinctif³⁰. » Ce manque d'égard pour sa femme est évident dans cet extrait:

L'Ogre jette ces cuisses ouvertes, sanglantes, avec leur fourrure encore attachée sur les côtés, et soudain il ouvre son pantalon, sort son grand sexe d'Ogre, et l'enfonce dans la chair plissée qui le rougit aussitôt, il prend les deux cuisses à pleines mains, les serre contre son sexe et les écarte, les os craquent [...]. Il amène un taureau vif encore, l'attache par les quatre pattes aux quatre coins de la cuisine, plante sa femme sur le sexe du taureau, les spasmes, les mugissements, les torsions de la bête l'affolent, il lui casse les cornes, pousse son sexe dans ses yeux, se traîne sur la peau grossière, sa femme est toute blanche au milieu du ventre noir [...] (FFO, 27-8)

Il est clair que la femme de l'Ogre n'a aucune défense contre la taille et le pouvoir physique de son mari. Le rôle de la femme de l'Ogre est ramené à celui d'objet sexuel. Marie-Louise von Franz, dans *Problems of the feminine in fairytales*, relève que: « Not

²⁹ *Ibid*, p. 23.

³⁰ B. Knapp, *Pierrette Fleutiaux*, p.116-7.

*only the god of sexuality – if one can use such a term – has been ignored, but also some of the needs of feminine life*³¹.»

En revanche, Poucet est « [d]écrit comme un être délicat et souffreteux et parlant peu, [qu'] on croit bête. Mais, c'est tout le contraire. Il est non seulement intelligent, mais astucieux, généreux et tendre³². » Le symbolisme du Petit Poucet est exploité chez Fleutiaux. Si l'on se réfère au *Dictionnaire des symboles*, le Petit Poucet « est dans son origine un symbole phallique et, si menu dans les contes, il est toujours doué d'attributs supérieurs³³ ». Cette supériorité apparaît clairement si on compare Poucet à l'Ogre qui, avec tous ses pouvoirs, est incapable de faire jouir sa femme :

Poucet est passé sur le dos, d'une épaule à l'autre, d'une fesse à l'autre, il s'est tenu dans les creux des reins, sous les aisselles, à la saignée des bras, il sent la sueur qui ruisselle autour de lui, et le corps de la femme doucement continue de s'échauffer [...]. Il s'est mis entre ses deux jambes qu'il a écartées doucement, il a écarté les grandes lèvres violettes et s'est couché au centre dans le lit humide et odorant, sa tête sur le petit oreiller du haut et ses bras étendus dans la fourrure [...]. Elle dort, et Poucet qui a fait jouir cette femme si grande et belle et forte se transforme. (FFO, 47-9)

En tant que symbole, Petit Poucet est la personnification littéraire de tous les faibles et les humiliés qui enfin prennent leur revanche sur les soi-disant forts³⁴. C'est le personnage de Poucet qui renverse l'image de l'homme grand et puissant, mais surtout il rompt ces combinaisons binaires liées à la sexualité, où il montre qu'il est capable, en dépit de sa petitesse, de faire jouir cette femme beaucoup plus grande et âgée que lui.

³¹ M.L. von Franz, *Problems of the feminine in fairytales*, Zürich, Spring Publications, 1972, p. 28.

³² B. Knapp, *Pierrette Fleutiaux*, p.118.

³³ J. Chevalier et A. Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, p. 784.

³⁴ B. Knapp, *Pierrette Fleutiaux*, p. 119.

Dans *La femme de l'Ogre*, la thématique de la religion est détournée par le renversement de la combinaison binaire bien/mal. Le personnage de l'Ogre occupe ici un double rôle, à la fois lié au bien et au mal.

La première figure religieuse, dans ce conte, celle d'un ange, est introduite au moyen d'une prière faite par une petite fille, perdue dans la forêt. Il importe de noter la façon dont la Bible présente les anges. Les séraphins, des anges particuliers, sont décrits comme ayant : « chacun six ailes : deux dont ils se couvraient la face, deux dont ils se couvraient les pieds, et deux dont ils se servaient pour voler³⁵. » Pour la plupart, les anges apparaissent sous une forme masculine et peuvent voler. Leur survenue sur terre est souvent spectaculaire : « Et voici, il y eut un grand tremblement de terre; car un ange du Seigneur descendit du ciel, vint rouler la pierre, et s'assit dessus. Son aspect était comme l'éclair, et son vêtement blanc comme la neige³⁶. » Il est possible d'établir une comparaison entre l'apparition de l'ange dans la Bible et celle dans le conte de Fleutiaux : « Lorsque l'ange est arrivé près d'elle, elle a vu qu'il était très grand, avec deux yeux intenses dans son visage couvert de petits cristaux de glace. Il a pris sa main et l'a regardée attentivement (FFO, 21). » Malgré cette similarité entre les textes, la religion est, chez Fleutiaux, étroitement liée à la sexualité. Peu de temps après leur rencontre, la relation entre l'ange et la jeune fille passe d'innocente à intime : « Dans la cabane, l'ange l'a serrée très fort, l'a enveloppée de sa chaleur, l'a pénétrée de sa force. Tout était comme elle l'avait entendu raconter aux gens de foi [...] (FFO, 23-4) ». La jeune fille subit une métamorphose après avoir eu une relation intime avec l'ange et devient une femme, tandis que l'ange se transforme en diable :

³⁵ L.Segond, *La Sainte Bible – Ancien Testament*, Esaïe 6: 2, p. 597.

³⁶ L.Segond, *La Sainte Bible – Nouveau Testament*, Matthieu 28: 2-3, p. 31.

Les ailes de l'ange n'étaient plus blanches, ni son visage ni ses bottes volantes. C'était un gros homme avec un manteau noir, des cheveux hirsutes, une barbe, et de très grosses chaussures béantes d'où montait une terrible odeur de pourriture. (FFO, 24)

La jeune fille est complètement ébranlée car l'ange attentif et tendre, avec lequel elle a passé une soirée intime, est devenu un être diabolique :

C'est le diable, a pensé la fillette, et je suis punie.

- Que vas-tu me faire ? dit-elle en tremblant [...]

- Rien de plus que cette nuit.

- Cette nuit ? dit-elle.

Elle regarde ses jambes, ses bras et sa jupe, et voit qu'ils sont tachés de sang.

- En avant, dit le diable, la jetant comme un sac sur son dos. (FFO, 24)

Sans ambiguïté aucune, ce diable incarne les plus mauvaises caractéristiques de l'être humain, parmi lesquelles se trouve la violence sexuelle. Avec la phrase: « Maintenant la femme de l'Ogre ne croit plus ni aux anges ni aux diables. (FFO, 26) », Fleutiaux signale au lecteur que l'ange et le diable, dans le rêve de la petite fille, étaient en réalité le personnage de l'Ogre. Il est certain que dans les rêves de la future femme de l'Ogre, la figure mythique de l'Ogre occupait simultanément un rôle angélique et un rôle diabolique. Bruno Bettelheim, dans *Psychanalyse des contes de fées*, nous explique que cette double personnalité n'est pas habituelle dans les contes :

Les personnages des contes de fées ne sont pas ambivalents ; ils ne sont pas à la fois bons et méchants, comme nous le sommes tous dans la réalité [...]. Ce contraste des personnages permet à l'enfant de comprendre facilement leurs différences, ce qu'il serait incapable de faire aussi facilement si les protagonistes, comme dans la vie réelle, se présentaient avec toute leur complexité³⁷.

³⁷ B. Bettelheim, *Psychanalyse des contes de fées*, traduit de l'américain par Théo Carlier, Paris, Éditions Robert Laffont, 1976, p. 20.

Cette dichotomie chez le personnage de l'Ogre que crée Pierrette Fleutiaux renverse la combinaison binaire bien/mal, car l'Ogre est un ange qui se transforme en diable. Il est un être en métamorphose, donc il ne possède aucun caractère concret, ce qui le fait paraître flou.

À l'intérieur de la thématique de la sexualité, la combinaison binaire que Tournier renverse est celle du masculin/féminin. Chez Tournier, la sexualité se définit avant tout comme : « [le] caractère de ce qui est sexué, [l'] ensemble des caractères propres à chaque sexe³⁸. » De ce fait, il sera question des traits masculins et féminins que possèdent les personnages du conte et de la façon dont ces caractéristiques affectent leur représentation. Dans le même ordre d'idées, Bruno Bettelheim signale que : « [l]e conte de fées simplifie toutes les situations. Ses personnages sont nettement dessinés ; et les détails, à moins qu'ils ne soient très importants, sont laissés de côté. Tous les personnages correspondent à un type ; ils n'ont rien d'unique³⁹. » Autrement dit, chaque personnage du conte non seulement possède une fonction définie, mais dispose aussi d'une sexualité précise ayant toutes les caractéristiques appropriées.

À l'inverse du conte traditionnel, Michel Tournier, dans sa réécriture du *Petit Poucet*, prend soin de décrire minutieusement le personnage de Logre. Cette description est présentée au lecteur au moyen du narrateur qui « nous expose les différents points de vue, exprimés au style direct, des personnages [...]. [L]e narrateur choisi[t] de nous révéler le monde par le regard de l'enfant [...]⁴⁰ » À travers les yeux du jeune

³⁸ P. Robert, *Le nouveau Petit Robert*, p. 2085.

³⁹ B. Bettelheim, *Psychanalyse des contes de fées*, p. 19.

⁴⁰ A. Bouloumié, « La séduction de la réécriture chez Michel Tournier: Réminiscence, ambivalence, jeux d'échos et de miroir », *Revue des Sciences Humaines*, no 232, octobre - décembre 1993, p. 13.

protagoniste facilement impressionnable, le narrateur fait remarquer que : « [l]orsque le chant s'élève, Pierre tressaille de surprise [...]. Cette voix fluette, ce soprano léger qui monte sans effort jusqu'aux trilles les plus aigus, c'est bien de la silhouette noire de Logre qu'il provient. (TFP, 58) » Pour notre propos, rappelons que la voix de soprano est la plus aiguë des voix de femme. Il est donc possible de voir une juxtaposition entre deux éléments : la masculinité du personnage de Logre et la voix féminine qu'il produit. En fusionnant la masculinité et la féminité, non seulement Tournier renverse la combinaison binaire masculin/féminin, mais il soulève la présence de l'androgynie. Ainsi, l'androgynie est le symbole de la dissolution de la ligne séparatrice entre la combinaison binaire masculin/féminin. Ce brouillage est encore une fois manifeste quand, au premier regard, Pierre n'arrive pas à cerner la sexualité précise de Logre :

Il dit : « Vous êtes beau comme... » Logre sourit. Il sourit de toutes ses dents blanches, mais aussi de tous ses colliers, de son gilet brodé, de sa culotte de chasseur, de sa chemise de soie, et surtout, ah ! surtout de ses hautes bottes.

- Beau comme quoi ? insiste-t-il.
Affolé, Pierre cherche un mot, le mot qui exprimera le mieux sa surprise, son émerveillement.
- Vous êtes beau comme une femme ! finit-il par articuler dans un souffle. (TFP, 57)

Il est évident que les caractéristiques vestimentaires féminines fusionnent avec le personnage traditionnel de l'ogre qui, dans les contes, a toujours été un être masculin et maléfique. C'est cette double nature des personnages que Tournier vise à explorer dans ses écrits. Michel Worton traite du thème de la sexualité dans les œuvres tourniéennes, à propos de laquelle il soulève la logique binaire:

Pendant des siècles la société occidentale a tiré un voile de silence sur la sexualité afin de maintenir un ordre patriarcal qui dépend d'une stricte croyance au binarisme aristotélicien

(homme/femme, jour/nuit, bien/mal, etc). La tentative de maintenir la structure de cette logique dans un monde mouvant et changeant a mené à une logique purement formelle qui ne correspond aucunement au monde phénoménal, existentiel, mais qui continue à s'imposer. Ceux qui ne respectent pas cette logique sont traités de fous ou de déviants⁴¹.

Pour Michel Tournier, qui renouvelle les textes mythiques par le moyen du renversement des combinaisons binaires, l'adhésion au binarisme aristotélicien afin de perpétuer l'ordre patriarcal ne peut-être qu'un obstacle à la réécriture.

La religion est le deuxième thème introduit dans la réécriture du *Petit Poucet*. À l'intérieur de cette thématique, la figure de Jésus Christ est renversée par le moyen de la combinaison binaire masculinité/féminité. Plus encore, le personnage qui incarne le Christ détourne l'image de Dieu en renversant la combinaison binaire vérité/mensonge.

Dans un premier temps, il est important de rappeler les traits typiquement masculins que possédait Jésus Christ afin de démontrer que la combinaison binaire masculinité/féminité a été renversée par rapport à la figure christique qu'introduit Tournier.

Tout d'abord, les habitants de Nazareth questionnent le rôle que joue Jésus dans la synagogue quand il rentre dans sa patrie :

Quand le sabbat fut venu, [Jésus] se mit à enseigner dans la synagogue. Beaucoup de gens qui l'entendirent étaient étonnés et disaient : D'où lui viennent ces choses ? Quelle est cette sagesse qui lui a été donnée, et comment de tels miracles se font-ils par ses mains ? N'est-ce pas le charpentier, le fils de Marie, le frère de Jacques, de Joses, de Jude et de Simon ?⁴²

⁴¹ M. Worton, « De la perversion et de la sublimation tourniéennes, ou comment aimer si on n'est pas pervers? », *Revue des Sciences Humaines*, no 232, octobre/décembre 1993, p. 121.

⁴² L. Segond, *La Sainte Bible – Nouveau Testament*, Marc 6: 2-3, p. 37.

Ils sont stupéfaits qu'un simple charpentier de métier ose professer des textes sacrés dans un lieu si saint. De l'autre côté, pour ses disciples, il est connu et considéré comme Rabbi, un rôle très respecté de la société qui est destiné uniquement aux hommes instruits. Outre les pouvoirs intellectuels de Jésus, son pouvoir physique se révèle quand il se fâche contre les infidèles :

Ils arrivèrent à Jérusalem, et Jésus entra dans le temple. Il se mit à chasser ceux qui vendaient et qui achetaient dans le temple ; il renversa les tables des changeurs, et les sièges des vendeurs de pigeons ; et il ne laissait personne transporter aucun objet à travers le temple. Et il enseignait et disait : N'est-il pas écrit : Ma maison sera appelée une maison de prière pour toutes les nations ? Mais vous, vous en avez fait une caverne de voleurs⁴³.

Ses actions violentes prouvent sa domination physique et montrent la peur qu'il insuffle chez les gens. De même, dans l'Apocalypse du *Nouveau Testament*, où la deuxième arrivée de Jésus est décrite, le Christ est dépeint comme un guerrier :

Puis je vis le ciel ouvert, et voici, parut un cheval blanc. Celui qui le montait s'appelle Fidèle et Véritable, et il juge et combat avec justice. Ses yeux étaient comme une flamme de feu ; sur sa tête était plusieurs diadèmes ; il avait un nom écrit, que personne ne connaît, si ce n'est lui-même ; et il était revêtu d'un vêtement teint de sang. Son nom est la Parole de Dieu. Les armées qui sont dans le ciel le suivaient sur des chevaux blancs, revêtues d'un fin lin, blanc, pur. De sa bouche sortait une épée aiguë, pour frapper les nations ; il les paîtra avec une verge de fer ; et il foulera la cuve du vin de l'ardente colère du Dieu tout-puissant. Il avait sur son vêtement et sur sa cuisse un nom écrit : Roi des rois et Seigneur des seigneurs⁴⁴.

Le courage du Christ face à la violence et à la mort se démontre par son « vêtement teint de sang » qui souligne cette caractéristique typique de la masculinité. D'ailleurs, il est maître d'une armée qui le suit afin de combattre les peuples qu'il désigne comme

⁴³ *Ibid*, Marc 11: 15-17, p. 44.

⁴⁴ *Ibid*, Apocalypse 19: 11-16, p. 246.

infidèles. La description ci-dessus le décrit presque comme un monstre mythique qui a « une épée aiguë » sortant de sa bouche. Dans la Bible, Jésus est représenté par des titres et des descriptions qui sont sans équivoque masculins. À partir de ces constatations à l'égard de la masculinité du Christ, le renversement de la combinaison binaire masculinité/féminité se révèle de façon plus forte.

En effet, dans cette réécriture du *Petit Poucet*, les thèmes de la sexualité et de la religion s'interconnectent.

L'œuvre de Michel Tournier donne une place importante au Christ. Image de la sagesse incomprise et persécutée, il incarne l'idée du sacrifice. Il est le sauveur qui apaise les divisions, qui résout les conflits, un symbole de réunion. Le Christ médiateur entre Dieu et les hommes, participant de la double nature, humaine et divine, a un aspect androgyne qui révèle en lui la coïncidence des opposés⁴⁵.

Vers la fin du conte, le personnage de Logre, qui reflète des caractéristiques androgynes, voire féminines, projette une nouvelle image. « Logre est devant lui. [...] Il est pieds nus dans une longue tunique de toile écrue, et ses cheveux, séparés au milieu par une raie tombent librement sur ses épaules. (TFP, 63) » Cette nouvelle représentation de Logre est celle du Christ de la Passion exposant un double psychisme⁴⁶ qui englobe à la fois l'androgynie et le sacré.

Quand Pierre rencontre Logre pour la première fois, il remarque sa beauté très féminine. Lorsque la police frappe à la porte, les effets personnels tout aussi féminins de

⁴⁵ A. Bouloumié, « La figure du Christ dans l'œuvre de Michel Tournier », p. 433.

⁴⁶ « L'opposition activité / passivité qui correspond, chez Freud, à celle du "masculin" et du "féminin" ne convient pas entièrement à Tournier, qui présente souvent des personnages dont le psychisme est double[...] ». dans : M. Worton, « De la perversion et de la sublimation tourniéennes, ou comment aimer si on n'est pas pervers? », p. 122.

Logre tels « le gilet de renard, [...] les diadèmes, les colliers et les bagues. (TFP, 63) » sont soulignés. Pour Arlette Bouloumié, l'aspect androgyne de Logre vient de :

[s]on gigantisme allié à sa minceur, sa douceur, ses longs cheveux blonds, « sa voix fluette qui monte jusqu'aux trilles les plus aigus » [qui] évoquent les qualités conjuguées au plus haut point de perfection des deux sexes : force et douceur, puissance et beauté. Il incarne une idée de totalité⁴⁷.

De plus, Bouloumié rappelle que : « L'androgyne est le médiateur idéal, symbole de réconciliation, car il participe lui-même de deux natures. Il symbolise un état supérieur de l'être⁴⁸. » En brouillant la ligne séparatrice entre la combinaison binaire masculinité/féminité, la sexualité de la figure sacrée de Jésus Christ est détournée. De la sorte, Tournier rompt un élément fondamental de la structure binaire du conte.

Dans le même ordre d'idées, l'image de Dieu est détournée par le renversement de la combinaison binaire vérité/mensonge. Dans la Bible, il est continuellement question de la vérité qui lutte contre le mensonge. Avant sa mort, Jésus dit à Pilate : « Je suis né et je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité. Quiconque est de la vérité écoute ma voix⁴⁹. » Cette citation renforce l'idée que la vérité est l'élément essentiel des enseignements de Jésus. Dans la Bible, il est écrit que : « Dieu n'est point un homme pour mentir[...]»⁵⁰, ce qui semble signifier que ce sont seulement les hommes qui mentent, en comparaison à Dieu qui ne prononce que la vérité. De même, Dieu ne s'associe qu'à la vérité et au bien. De ce fait, si Dieu représente le bien, son opposé, Satan, n'est associé qu'aux mensonges, aux actions et aux personnages maléfiques, tels les infidèles et le serpent, à propos desquels Jésus établit que :

⁴⁷ A. Bouloumié, « La figure du Christ dans l'œuvre de Michel Tournier », p. 433.

⁴⁸ *Ibid*, p. 438.

⁴⁹ L. Segond, *La Sainte Bible – Nouveau Testament*, Jean 18: 37, p. 106.

⁵⁰ L. Segond, *La Sainte Bible – Ancien Testament*, Nombres 23: 19, p. 141.

Vous avez pour père le diable, et vous voulez accomplir les désirs de votre père. Il a été meurtrier dès le commencement, et il ne se tient pas dans la vérité, parce qu'il n'y a pas de vérité en lui. Lorsqu'il profère le mensonge, il parle de son propre fonds; car il est menteur et le père du mensonge⁵¹.

Grâce aux extraits de la Bible, il est juste de noter que la combinaison binaire vérité/mensonge est, à son tour, étroitement liée à la combinaison binaire bien/mal.

Pour mettre en évidence le renversement de ces combinaisons binaires, prenons comme point de départ la scène où Pierre et les sept petites filles écoutent avec ferveur une version modifiée de l'histoire de la Chute racontée par Logre où il met en doute la parole de Dieu:

En effet chacun de ces arbres avait ses fruits, et chaque sorte de fruit possédait une vertu magique particulière. L'un donnait la connaissance du bien et du mal. C'était le numéro un du Paradis. [...] Mais il y avait tous les autres [...] [avec] toutes les qualités et les vertus qui sont le privilège de Yahvé. Et ce privilège, Yahvé entendait bien le garder pour lui seul. C'est pourquoi il dit à Adam : « Si tu manges du fruit de l'arbre numéro un, tu mourras. ». (TFP, 59)

La dernière phrase de cette citation a son équivalent dans la Genèse, où il est écrit : « Mais quant au fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu a dit: Vous n'en mangerez point et vous n'y toucherez point, de peur que vous ne mouriez⁵². » Logre interroge la bonté de Dieu et il déclare qu'Adam n'a pas fait une erreur en mangeant la pomme de l'arbre de la connaissance étant donné que cette décision lui a révélé la complexité du bien et du mal. Selon Logre, la faute incombe plutôt à Yahvé, qui voulait qu'Adam reste ignorant :

⁵¹ L. Segond, *La Sainte Bible – Nouveau Testament*, Jean 8: 44, p. 94-95.

⁵² L. Segond, *La Sainte Bible – Ancien Testament*, Genèse 3: 3, p. 3.

« Yahvé disait-il la vérité ou mentait-il ? Le serpent prétendait qu'il mentait. Adam n'avait qu'à essayer. Il verrait bien s'il mourrait ou si au contraire il connaîtrait le bien et le mal. Comme Yahvé lui-même. Poussé par Ève, Adam se décide. Il mord dans le fruit. Et il ne meurt pas. Ses yeux s'ouvrent au contraire, et il connaît le bien et le mal. Yahvé avait donc menti. C'est le serpent qui disait vrai. ». (TFP, 60)

Logre néglige ici de développer le concept de la mort qui selon la Bible est triple : « Que le Dieu de paix vous sanctifie lui-même tout entiers, et que tout votre être, l'esprit, l'âme et le corps, soit conservé irrépréhensible, lors de l'avènement de notre Seigneur Jésus-Christ!⁵³ » Il est juste de dire que Tournier n'est pas fidèle à l'écriture sainte, car la citation de la Genèse ne réfère pas à la mort corporelle, mais plutôt à la mort spirituelle par laquelle le lien entre Dieu et l'homme est coupé. Sans aucun doute, Logre peint un portrait d'un Dieu égoïste et surtout menteur. Nulle part Logre propose que la faute d'avoir désobéi à Dieu revient à Adam et Ève, ni que le fait qu'ils ont été convaincus par le serpent maléfique était un mauvais acte. Quoique Adam et Ève ne soient pas morts corporellement après avoir mangé un fruit de l'arbre de la connaissance, Logre constate simplement que « Yahvé avait donc menti » et que « le serpent [...] disait vrai ». En donnant la caractéristique positive de la vérité au diable et la caractéristique négative de mensonge à Dieu, Michel Tournier renverse la combinaison binaire vérité/mensonge et, par extension, la combinaison bien/mal.

VI – CONCLUSION

Après avoir examiné la transformation thématique à l'intérieur des deux réécritures du *Petit Poucet* de Perrault, et analysé comment Pierrette Fleutiaux et Michel

⁵³ L. Segond, *La Sainte Bible – Nouveau Testament*, I Thessaloniens 5 : 23, p. 196.

Tournier ont détourné quelques-unes des combinaisons binaires sur lesquelles les contes sont structurellement construits, il est temps de répondre à la question posée au début de cette étude : si un écrivain renverse les combinaisons binaires sur lesquelles un conte est structurellement construit, cette œuvre est-elle encore un conte?

Dans ces deux réécritures, il est facile pour un lecteur de reconnaître les anciens personnages qui jouent des rôles différents à travers de nouvelles trames. D'habitude, le mot lecteur est utilisé au sens général, mais pour notre propos, il est essentiel de différencier entre le lecteur enfant et le lecteur adulte. Les contes, « [c]onsidérés jusqu'au dix-huitième siècle comme destinés uniquement aux enfants [...], s'adressent [de nos jours] à un public de tous les âges⁵⁴. » Cette constatation nous mène à nous questionner sur le type de lecteur pour lequel ces contes ont été destinés ? Dans la préface de *Métamorphoses de la reine Pierrette Fleutiaux* explique qu' :

[il] m'est alors venu à l'idée que ces contes [de Perrault] étaient des contes d'enfant et que je n'étais pas une enfant, plus spécifiquement que c'étaient des contes de petites filles et que j'étais une femme, et plus spécifiquement encore que lorsqu'on y parlait de femmes (et d'hommes aussi, bien sûr), cela ne me plaisait pas, non pas du tout. (FFO, 10)

Bien évidemment, Fleutiaux a écrit ces contes pour elle-même et de ce fait pour un lecteur adulte.

Dans le même ordre d'idées, Michel Worton souligne que : « Tout tourniérologue sait que le romancier ne veut pas écrire *pour* les enfants, mais cherche à créer des textes que pourront comprendre les enfants⁵⁵. » Par conséquent, le récit *La fugue du petit*

⁵⁴ B. Knapp, *Pierrette Fleutiaux*, p.113.

⁵⁵ M. Worton, « Écrire et ré-écrire : le projet de Tournier », *Sud*, no 61, 1985, p. 60.

Poucet, se trouve dans le recueil intitulé *Sept Contes* en Folio Junior, sans aucune modification faite.

Il convient de rappeler que le conte est « [un] [c]ourt récit de faits, d'aventures imaginaires, destiné à distraire⁵⁶. », mais fondamentalement le conte est un récit, semblable à la fable, qui exprime une vérité morale⁵⁷. Cette distinction entre le bien et le mal, toujours claire dans les contes, est brouillée, voire effacée dans ces deux réécritures. De ce fait, pour le lecteur enfant il est difficile de faire un choix moral dirigé vers le bien s'il n'est pas certain des vrais propos de chaque personnage. Dans *Psychanalyse des contes de fées*, Bruno Bettelheim rappelle que :

[L'enfant] a besoin d'idées qui lui permettent de mettre de l'ordre dans sa maison intérieure et, sur cette base, dans sa vie également. Il a besoin [...] d'une éducation qui, subtilement, uniquement par sous-entendus, lui fasse voir les avantages d'un comportement conforme à la morale, non par l'intermédiaire des préceptes éthiques abstraits, mais par le spectacle des aspects tangibles du bien et du mal qui prennent alors pour lui toute leur signification⁵⁸.

La femme de l'Ogre de Fleutiaux et *La fugue du petit Poucet* de Tournier n'adhèrent pas à l'unidimensionnalité des personnages des contes. Cet élément « permet à l'enfant de comprendre facilement ses actions et ses réactions. Grâce à des images simples et directes, le conte de fées aide l'enfant à mettre de l'ordre dans ses sentiments complexes et ambivalents qui, ainsi, se classent d'eux-mêmes à des endroits distincts au lieu de ne former qu'un immense chaos⁵⁹. » Non seulement la présence de quelques personnages multidimensionnels dans ces réécritures fait qu'ils deviennent ambigus, mais la ligne

⁵⁶ P. Robert, *Le nouveau Petit Robert*, p. 454.

⁵⁷ B. Bettelheim, *Psychanalyse des contes de fées*, p. 60.

⁵⁸ *Ibid*, p. 16.

⁵⁹ *Ibid*, p. 103.

séparatrice entre le bien et le mal se brouille. Logre tournierien est androgyne, végétarien et fume de la marijuana. Sans question, il accueille Pierre dans son foyer et lui accorde un amour que l'enfant n'avait pu trouver chez lui. Bettelheim constate que : « L'enfant sent très bien que pour que tout aille bien dans son monde et qu'il s'y trouve en sécurité, il faut que les méchants soient punis à la fin de l'histoire⁶⁰. » Au contraire, à la fin du conte, Logre bienveillant est arrêté par la gendarmerie et puni pour « détournement de mineur » pendant que Pierre est traîné à Paris par son père tyrannique. De telles fins déconcertent le lecteur enfant car il est laissé dans un état de confusion.

Chez Fleutiaux, le personnage de l'Ogre occupe simultanément le rôle lié au bien (l'ange) et au mal (le diable). De même, Logre chez Tournier conteste les intentions de Dieu en signalant qu'il est menteur et que le serpent prononce la vérité, ce qui renverse la combinaison binaire vérité/mensonge, et ainsi celle du bien/mal si concrète dans la Bible. Ce désordre entre le bien et le mal rompt avec la structure binaire du conte établi par Lévi-Strauss, Greimas et Propp entre autres. Par ailleurs, les combinaisons binaires telles grand/petit, puissant/faible, masculin/féminin qui se trouvent à l'intérieur des thèmes de la sexualité et de la religion dans ces réécritures sont également brouillées et renversées, de sorte qu'il y a peu d'aspects stables à partir desquels le lecteur enfant peut inférer une morale.

Tout porte à croire que ces deux réécritures ne sont plus des contes pour le lecteur enfant, et donc qu'elles peuvent être plutôt désignées comme des nouvelles. L'acte d'avoir brouillé la ligne séparatrice entre plusieurs combinaisons binaires fait qu'au niveau cognitif, la psyché d'un enfant n'arrive pas à distinguer le bien du mal, et en conséquent il ne réussit pas à formuler une morale concrète.

⁶⁰ *Ibid*, p. 192.

En revanche, le lecteur adulte parvient à comprendre le brouillage établi dans ces réécritures du conte perraultien. Les expériences vécues pendant la vie font que l'adulte n'est pas emmêlé par le flou. Étant donné que ces réécritures ne se terminent pas par une morale telle que l'histoire originale, le lecteur adulte est capable de formuler sa propre morale à partir de tous les éléments du conte. Il est juste de dire que la conclusion est donc déterminée par son lecteur, ce qui soulève incontestablement une double nature de la lecture. En prenant comme exemple *La fugue du petit Poucet*, Arlette Bouloumié relève que :

Et c'est là que l'on peut parler de double lecture : celle de l'enfant qui ne peut qu'être séduit par le personnage de Logre sans en démêler les dangers et l'adulte sensible au jeu humoristique des inversions, au double registre, réaliste et poétique, à la juxtaposition des différents points de vue qui crée une image ambivalente de Logre. Ces aspects contradictoires augmentent le plaisir en le pimentant d'inquiétude en même temps qu'ils obligent le lecteur adulte à prendre parti⁶¹.

Il est clair que cette réécriture tournérienne est plutôt destinée aux adultes instruits qui ont la capacité de déchiffrer sa structure complexe, son double registre et surtout ceux qui peuvent s'orienter dans le renversement et le brouillage des combinaisons binaires.

En brouillant, voire effaçant la ligne séparatrice de certaines combinaisons binaires dans leurs réécritures du *Petit Poucet*, Pierrette Fleutiaux et Michel Tournier nous obligent à reconsidérer le genre littéraire de leurs textes. Si l'écrivain ébranle la fondation sur laquelle le conte est traditionnellement construit, le nouveau texte ne peut plus être intégralement un conte à cause de cette subversion de la structure binaire. Le

⁶¹ A. Bouloumié, « La séduction de la réécriture chez Michel Tournier: Réminiscence, ambivalence, jeux d'échos et de miroir », p. 16.

genre le plus rapproché serait donc la nouvelle. Dans son ouvrage *Études sur la nouvelle française*, René Godenne précise qu'au vingtième siècle « [les écrivains] associent l'idée de " nouvelle " à l'expression d'une histoire inscrite dans un contexte véritable, réaliste, mettant en jeu des événements tantôt singuliers, tantôt quotidiens⁶². » Même si *La femme de l'Ogre* et *La fugue du petit Poucet* évoquent des événements du quotidien tels l'individu dysfonctionnel, le déménagement, la drogue et les rapports sexuels, ces contes ne peuvent être désignés non plus comme uniquement des nouvelles, selon la définition ci-dessus, car ils gardent des éléments du merveilleux. Ces réécritures conservent des motifs du monde fantastique avec le personnage archétypique de l'ogre et aussi avec l'objet magique représenté par les bottes qui étaient Fées. De ce fait, les réécritures étudiées relèvent d'un genre hybride, mi-contes, mi-nouvelle, selon des proportions variables. Ces réécritures évoquent une trame à la fois dramatique, merveilleuse, traditionnelle et moderne. Tout l'intérêt pour le lecteur repose dans le décodage des genres dont les repères sont déplacés et subvertis. En fin de compte, l'intérêt du lecteur repose dans la participation au jeu de la lecture.

⁶² R. Godenne, *Études sur la nouvelle française*, Genève, Éditions Slatkine, 1985, p. 8.

Bibliographie

Sources primaires

- FLEUTIAUX, Pierrette. *Métamorphoses de la reine*, Paris, Éditions Gallimard, collection « Folio », no 2183, 1984, 250p.
- PERRAULT, Charles. *Contes*, édition présentée et annotée par Nathalie Froloff, texte établi par Jean-Pierre Collinet, Paris, Éditions Gallimard, collection « Folio », no 3238, 1999, 140p.
- TOURNIER, Michel. *Le coq de bruyère*, Paris, Éditions Gallimard, collection « Folio », no 1229, 1978, 340p.

Sources secondaires

- BETTELHEIM, Bruno. *Psychanalyse des contes de fées*, traduit de l'américain par Théo Carlier, Paris, Éditions Robert Laffont, 1976, 404p.
- BEVAN, D.G. *Michel Tournier*, Amsterdam, Rodopi, 1986, 72p.
- BOULOUMIÉ, Arlette. « La figure du Christ dans l'œuvre de Michel Tournier », *Revue des Sciences Philosophiques et Théologiques*, vol. LXXI, no 3, juillet 1987, p. 433-442.
- BOULOUMIÉ, Arlette. « La séduction de la réécriture chez Michel Tournier: Réminiscence, ambivalence, jeux d'échos et de miroir », *Revue des Sciences Humaines*, no 232, octobre - décembre 1993, p. 9-20.
- CHEVALIER, Jean et Alain GHEERBRANT. *Dictionnaire des symboles – mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs*, Paris, Éditions Robert Laffont / Jupiter, 1982, 1060p.
- FRANZ, Marie-Louise von. *Problems of the feminine in fairytales*, Zürich, Spring Publications, 1972, 194p.
- GENETTE, Gérard. *Palimpsestes – la littérature au second degré*, Paris, Éditions du Seuil, 1982, 574p.
- GODENNE, René. *Études sur la nouvelle française*, Genève, Éditions Slatkine, 1985, 302p.
- GREIMAS, A.J. *Sémantique structurale, recherche de méthode*, Paris, Librairie Larousse, 1966, 262p.

KNAPP, Bettina L. *Pierrette Fleutiaux*, Amsterdam, Rodopi, 1997, 150p.

La Sainte Bible qui comprend l'Ancien et le Nouveau Testament, traduits sur les textes originaux hébreu et grec par Louis Segond, nouvelle édition revue, Londres, Société Biblique britannique et étrangère, 1945, 835p./248p.

LÉVI-STRAUSS, Claude. *Anthropologie structurale*, Paris, Librairie Plon, 1974, 452p.

PERRAULT, Charles. *Pensées Chrétiennes de Charles Perrault*, introduction et notes par Jacques Barchilon et Catherine Velay-Vallantin, Paris, Biblio 17, 1987, 136p.

PEZECHKIAN-WEINBERG, Pary. *Michel Tournier: marginalité et création*, New York, Peter Lang Publishing Inc., « collection Currents in Comparative Romance Language and Literature », vol. XLVIII, 1998, 170p.

PROPP, Vladimir. *Morphologie du conte*, suivi de *Les transformations des contes merveilleux*, et de E. MÉLÉTINSKI, *L'étude structurale et typologique du conte*, traductions de Marguerite Derrida, Tzvetan Todorov et Claude Kahn, Paris, Éditions du Seuil, 1970, 254p.

ROBERT, Paul. *Le nouveau Petit Robert – dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, nouvelle édition remaniée et amplifiée, Josette Rey-Debove et Alain Rey (dir.), Paris, Éditions Dictionnaires Le Robert, 1993, 2467p.

SAMOYAULT, Tiphaine. *L'intertextualité – Mémoire de la littérature*, Paris, Éditions Nathan, 2001, 128p.

WORTON, Michael. « De la perversion et de la sublimation tourniéennes, ou comment aimer si on n'est pas pervers? », *Revue des Sciences Humaines*, no 232, octobre/décembre 1993, p. 119-131.

WORTON, Michael. « Écrire et ré-écrire : le projet de Tournier », *Sud*, no 61, 1985, p. 52-69.

Contes : écrits et réécrits

~ Partie Création ~

Le bûcher d'Augre

Un vent violent souffle en cadence et secoue les saules qui claquent comme des fouets. Quelques branches s'étirent vers le château tels des doigts et glissent sur les carreaux. Sans aucun répit, la pluie tombe du ciel assombri.

Dans sa chambre, assise à sa table de toilette, la Marquise d'Augre regarde les éléments se déchaîner. Chaque coup de tonnerre fait trembler les vitres, le son se répète le long des couloirs du château. Distracte par les bruits de la tempête, elle n'entend pas cogner à sa porte.

- Madame ... Madame la Marquise..., dit une voix étouffée.

Après un long silence, une soubrette ouvre la porte, fait une révérence et annonce d'un ton très bas que le Marquis demande que la Marquise le rejoigne pour dîner dès qu'elle sera prête.

- Dis-donc, fille, ne reste pas plantée comme ça, et aide moi à m'habiller ! crie la Marquise méchamment, en la fixant des yeux.

La soubrette sursaute et se précipite vers la garde-robe. Après avoir serré la Marquise dans son corset, puis dans sa robe, elle lui applique son maquillage, en espérant, sans grand succès, d'adoucir ses traits.

Le tic-tac de la grande horloge résonne dans l'antichambre. Le Marquis vérifie l'heure, pousse un soupir et commence à arpenter la salle. Cette même scène se reproduit chaque soir, à la même heure, alors qu'il attend l'arrivée des autres.

La Marquise descend enfin l'escalier en colimaçon, suivie de sa soubrette qui relève le train de la robe écarlate. Elle traverse la salle d'entrée et rejoint son mari au moment où l'horloge sonne sept heures. Un léger sourire apparaît sur les minces lèvres de la Marquise alors que son mari l'embrasse. Soudain, elle remarque l'absence des enfants et son regard sévère réapparaît. Ils patientent et patientent. Les enfants n'arrivent pas. Les irrésistibles odeurs qui chatouillent les narines ont raison d'eux et le Marquis convainc enfin sa femme de commencer le dîner.

Assis l'un en face de l'autre, ils goûtent aux plats délicieux qui défilent de la cuisine à la table. Pendant ce temps, deux places restent vides, les assiettes immaculées, les couverts immobiles, les coupes vides. Contrariée, la Marquise pousse un soupir si fort qu'elle fait vaciller les flammes des bougies du candélabre.

- C'est la dernière fois que ces adolescents gâtés se comportent de façon irrévérencieuse!
- Ne soyez pas insensée, ma chérie. Je suis persuadé que le cocher a eu des problèmes avec la calèche et que les enfants sont sur le point de rentrer.

Elle rougit malgré son fard et hurle :

- Il est absolument impossible que la calèche ait un accident plusieurs fois par semaine. À partir de maintenant, l'insolence de ces deux jouvenceaux va cesser!

La Marquise se lève, avale sa dernière gorgée de vin et quitte la salle. Elle monte dans sa chambre, s'assoit à son bureau et échafaude un plan. Demain la famille passera une journée à la campagne. Après un petit pique-nique, une promenade dans la forêt sera le point de départ pour une bonne leçon. Pendant que les enfants cueilleront des baies sauvages pour un gâteau imaginaire, leurs parents s'éloigneront en prétextant d'aller

cueillir des champignons. Lorsque la nuit s'installera, les enfants ingrats seront si loin de leurs parents, si profondément perdus dans la forêt, qu'ils ne retrouveront point leur chemin. Une nuit dans la forêt, sans les confort du château les incitera sans doute à avoir un comportement plus respectueux. Satisfaite, elle se prépare à se coucher.

Pierre et Pierrette arrivent très tard au château. Plus personne ne les attend. Les serviteurs se sont retirés dans leurs appartements, le Marquis est monté dans sa chambre et la Marquise s'est déjà endormie dans la sienne. Il pleut encore et le vent se fait toujours entendre. Leurs chaussures et leurs vêtements sont entièrement détrempés et la pluie dégouline de leurs cheveux. La boue laisse à chaque pas des empreintes, les servantes savent la tâche qui les attend pour le lendemain.

Le lendemain matin, le Marquis et la Marquise d'Augre attendent encore leurs enfants dans l'antichambre. Après avoir patienté trop longtemps, selon la Marquise, ils passent à la salle à manger et donnent l'ordre de réveiller les enfants fainéants. Peu après, Pierre et Pierrette descendent en pyjamas, les cheveux en désordre et les yeux encore pleins de sommeil.

- Ils ont enfin daigné nous honorer de leur présence, annonce la Marquise d'un ton très sec.

Sans prêter aucune attention aux mots railleurs de leur mère, Pierre et Pierrette prennent place à table et commencent à manger.

- C'en est trop ! Montez immédiatement dans vos chambres, lavez-vous, habillez-vous correctement et redescendez au plus vite, ordonne la Marquise, qui ne supporte plus l'insubordination de ses enfants.

- Mais... commence Pierrette.
- Silence! crie la Marquise d'une voix si forte que le Marquis en laisse échapper ses couverts.
- Montez dans vos chambres et cessez vos impertinences !

Pierre et Pierrette, que cette scène ne semble pas toucher, ignorent la colère de leur mère. Ils se dirigent vers l'escalier en ricanant.

Le Marquis, légèrement énervé par tout le vacarme, se tourne vers sa femme et demande :

- Chérie, comment pensez-vous remédier à cette situation ?

D'un ton irrité, elle lui répond que tout est déjà réglé et lui suggère d'avoir confiance en son instinct maternel. Le Marquis hoche la tête, reprend ses nouveaux couverts et se remet à manger.

Après le repas, on annonce que la famille passera une journée de détente à la campagne. Pierre et Pierrette ont l'air très déçus et se plaignent de ne pouvoir rejoindre leurs amis. La Marquise clôt la discussion en précisant qu'il serait judicieux d'être dans la calèche s'ils veulent un jour les revoir.

En cette belle journée d'automne, les jeunes gens sortent du château, comme s'ils partaient pour un bal. Pierrette est ornée de bijoux et porte une longue robe de velours violet et des talons hauts alors que Pierre a revêtu un pantalon noir à rayures grises avec une chemise de soie blanche. Ils espèrent que la journée familiale sera courte afin de pouvoir sortir avec leurs amis. Ils montent dans leur calèche et le cocher se met en route pour rejoindre leurs parents qui les devancent.

La calèche s'arrête dans une clairière où les enfants retrouvent leurs parents en tenue de voyage et étendus sur une couette à damiers. Pierrette demande à Pierre si leurs parents ont perdu la tête, mais il ne fait guère attention tant il a faim. Il se dirige vers le pique-nique, s'allonge et s'empiffre. Pierrette, en revanche, reste debout, se croise les mains, et peste.

- N'y a-t-il pas de chaises? demande-t-elle.
- Non ma chérie, on est à la campagne, pas chez nous, rétorque la Marquise.

Pierrette continue de faire la moue. Elle espère en vain que quelqu'un ait pitié d'elle et lui apporte de quoi s'asseoir.

La petite famille lézarde au soleil avant d'entamer la promenade en forêt. Pierrette fait la grimace et se plaint que sa tenue est trop onéreuse pour la circonstance et qu'elle ne se sent guère d'attaque pour arpenter les bois tant ses jambes la font souffrir après ce déjeuner debout. Pierre, quant à lui, trouve qu'il est ridicule de se promener dans une forêt sombre quand on pourrait simplement se reposer.

La Marquise s'attendait à de telles répliques. Elle en profite pour leur proposer de cueillir des baies sauvages qui feraient merveille pour le dessert de ce soir. Pierre, toujours en appétit, est ravi de cette idée. Le trio se lève et entame la marche en direction de la forêt. Comme personne ne fait cas de Pierrette, elle se voit contrainte de leur emboîter le pas.

La famille découvre bientôt des buissons de framboises, de bleuets et de mûres. La Marquise donne un panier aux enfants et la cueillette commence. La jeune fille se tient à l'écart car elle ne veut tacher ni ses doigts ni ses vêtements. En revanche, le garçon

gourmand mange presque autant de baies qu'il en met dans le panier. Peu à peu, la Marquise s'enfonce plus avant de la forêt, et la famille la suit sans y prendre garde.

Le crépuscule s'installe. Il est donc temps pour la Marquise d'exécuter la dernière partie de son plan. Elle annonce aux enfants qu'il faut aller à la cueillette des champignons pour l'omelette du lendemain matin. Comme d'habitude, les jeunes prétendent l'écouter et hochent la tête alors que leurs parents s'en vont. Consciente de la faiblesse du mari envers ses enfants, la Marquise simule une scène où elle trébuche afin que celui-ci la ramène au château. Avant de partir pour le château, la Marquise demande, à voix basse, à l'autre cocher d'attendre les enfants qui seront bientôt de retour. Refroidi par le vent orageux, le cocher se met à l'abri dans la calèche et s'endort en peu de temps.

La nuit tombe et Pierre et Pierrette restent seuls, abandonnés, dans la forêt. Pierrette commence à paniquer, car ils n'ont aucune idée du chemin qui conduit au château ni de celui qui ramène à la calèche. Pierre suggère de marcher le long des sentiers en appelant leurs parents, mais seuls leur répondent les cris des loups et le hullement des hiboux qui leur donnent la chair de poule. Le vent serpente entre les arbres et apporte la pluie. Chaque goutte résonne sur les feuilles mortes qui couvrent le sol de la forêt. Les branches craquent sous les pieds boueux des jeunes qui continuent à marcher sous une averse qui devient bientôt torrentielle. Pierrette tremble de froid, ses vêtements trempés lui collent à la peau et les ampoules que lui donnent ses talons hauts lui rendent la marche pénible. Complètement découragé, Pierre décide de grimper au sommet d'un arbre afin de voir s'il ne découvre rien. La sueur et la pluie lui inondent le visage. Arrivé en haut, il aperçoit une petite lueur lointaine. Il descend, prend la main de sa sœur et l'emmène vers la lumière.

Les enfants approchent enfin de la petite chaumière d'où provient la lueur. Pierre cogne fortement à la porte, mais personne ne répond.

- Ouvrez la porte, nous sommes de pauvres enfants perdus et nous cherchons un abri pour la nuit, gémit Pierrette, en claquant des dents.

Enfin, un petit homme mince l'air inquiet ouvre la porte lentement. Quand il voit les deux étrangers trempés par la pluie, il marmonne quelques mots indéchiffrables, baisse les yeux, et dit :

- Mes chers enfants, ne savez-vous pas que c'est ici la maison de la Bûcheronne ?
- Monsieur, ayez pitié de nous. Il pleut, nous avons très froid, et les loups de la forêt nous mangeront sûrement si vous ne nous hébergez pas pour la nuit.

Le petit homme les laisse entrer mais aussitôt qu'il ferme la porte, il leur révèle que s'il les accueille, la Bûcheronne les obligera à devenir des esclaves forestiers. Pierre et Pierrette éclatent de rire, mais une expression grave reste figée sur le visage de l'homme trapu. Il leur explique que la seule manière de les héberger sera de les cacher dans la cave pour la nuit et qu'après le départ matinal de la Bûcheronne, il les accompagnera à la recherche de leurs parents. Les deux jeunes légèrement apeurés mais très fatigués acceptent son offre.

- Enlevez vos chaussures, et suivez-moi, dit-il.

Le mari de la Bûcheronne amène les enfants à la cave humide, puis revient aussitôt avec quelques couvertures défraîchies, des vêtements de rechange, une carafe d'eau et du pain dur.

- Reposez-vous bien et je vous reverrai tôt demain matin, les rassure-t-il.

Soudainement, il sursaute et quitte la cave en criant :

- La grande horloge sonne minuit, la Bûcheronne revient... quoi qu'il arrive, restez silencieux !

Au moment où il monte à la cuisine afin de préparer le dîner, la Bûcheronne frappe bruyamment à la porte, revenant à l'heure précise avec ses sept enfants.

- Eh homme, ouvre tout de suite cette porte ! ordonne-t-elle.

Hâtivement, il met une casserole remplie d'eau sur le feu puis court ouvrir la porte. Les enfants, tous complètement mouillés, leurs jambes éclaboussées de gadoue, leurs membres tout égratignés, se précipitent dans la maison.

- Arrêtez de traîner la saleté partout! Enlevez vos chaussures tout de suite et nettoyez ce désordre! hurle la Bûcheronne.

La Bûcheronne reste debout, les bras croisés, les suivant des yeux, pendant que les enfants nettoient. De temps en temps, elle fait remarquer de façon abrupte que quelqu'un n'a pas bien frotté ou lavé les taches ou qu'il reste encore de la boue sur leurs chaussures. Elle fait même nettoyer ses propres souliers, qu'elle n'a pas enlevés, par le plus petit de la famille.

Pendant qu'elle mène les enfants à la baguette, son mari cuisine fiévreusement pour que tout soit prêt à l'heure. Les arômes légers venant de la cuisine distraient beaucoup les enfants qui, depuis le matin ont sans arrêt coupé, débranché et taillé les arbres qui seront vendus.

- Assez ! À table !
- Chérie, ne serait-il pas préférable que les enfants mettent des vêtements secs pour qu'ils n'attrapent pas la grippe ?

- J'ai attendu toute la journée pour ce repas et je n'ai plus envie d'attendre !
- Pense que s'ils attrapent la grippe, ils ne pourront plus travailler et... explique-t-il.
- Rejoignez vos chambres, rhabillez-vous et descendez promptement, ordonne leur mère.

Comme de bons petits soldats, chaque enfant remet son frottoir, son éponge, son seau ou son balai à sa place respective, monte, se rhabille, et redescend pour s'asseoir. Le mari apporte du pain et une énorme casserole de potage fumant qu'il verse dans chaque bol, en commençant bien sûr par celui de la Bûcheronne. Les enfants avalent le repas sans attendre que le potage refroidisse et quand ils ont terminé, ils vont se coucher.

La Bûcheronne, s'assoit dans le salon pour digérer, mais elle est agitée par une rare odeur. Elle renifle, renifle, se lève, et continue à renifler autour de la maison.

- Je... je... je sens la chair fraîche des enfants gâtés, s'exclame-t-elle.

Elle renifle follement et suit jusqu'à la cave l'odeur qui devient de plus en plus forte. La Bûcheronne ouvre la porte et se délecte à la vue des deux adolescents.

- Debout fainéants! hurle-t-elle si fort que Pierre et Pierrette sursautent.

Elle tire les jeunes gens ensommeillés de leur couche jusqu'à la cuisine où son mari fait la vaisselle. Elle le remercie pour la belle offrande, dupe de ses vraies intentions, et ordonne qu'il leur donne à manger car ils auront besoin de leurs forces pour élaguer des arbres. Le mari de la Bûcheronne exécute l'ordre en leur servant du potage. Ensuite, la Bûcheronne les ramène à la cave et ferme la porte à clé.

- Il serait dommage qu'ils s'échappent, dit-elle à son mari, avant de monter à sa chambre.

Sûr que sa femme gardera la clé près d'elle toute la nuit, le mari de la Bûcheronne est contraint de remettre au lendemain soir la libération des enfants.

Il fait encore noir dehors, mais un maigre bol de porridge attend chacun des sept enfants et Pierre et Pierrette, qui vont également partir comme de règle afin de travailler dans la forêt.

Pendant tout ce temps, la Marquise et le Marquis sont revenus au château, la blessure imaginaire de la Marquise a été soignée, ils ont dîné seuls et se sont couchés, présumant qu'au lieu de rentrer au château, leurs enfants sont allés rejoindre leurs amis. Le matin, quand la soubrette monte chercher les enfants, ni Pierre ni Pierrette ne sont dans leurs lits et la calèche n'est pas à la remise. Après le deuxième repas sans Pierre et Pierrette, le Marquis s'inquiète et veut savoir où ils se trouvent. La Marquise le calme en le convaincant que les enfants sont sûrement encore chez leurs amis. Après le dîner, l'inquiétude du Marquis devient telle que la Marquise en est affectée. Elle imagine que ses enfants sont gravement blessés ou qu'ils subissent une attaque par des loups féroces, et que son plan pourrait bien s'être retourné contre elle. Elle attend encore quelques heures avant de paniquer, mais il est presque minuit, et ses chers enfants ne sont toujours pas revenus. Saisie de peur et envahie d'une immense culpabilité, la Marquise ordonne que le personnel se prépare pour une excursion imprévue.

Sous une faible pluie, quatre calèches avancent vers la forêt où les enfants ont été abandonnés. Elles s'immobilisent dans la clairière, et le personnel commence la recherche des enfants perdus, à la lueur des torches. La Marquise et le Marquis restent près des

calèches au cas où, si Dieu le voulait bien, les enfants reviendraient. Les noms de Pierre et Pierrette résonnent en vain entre les arbres de la forêt.

Après quelques heures de recherche, le personnel se rassemble dans la clairière. Le Marquis donne l'ordre de continuer la recherche au peigne fin jusqu'à ce qu'ils retrouvent les enfants et les ramènent au château. Les calèches s'en vont dans des directions opposées ; la quête se poursuit.

À chaque demeure, le Marquis et la Marquise reçoivent la même réponse : les enfants ne sont jamais venus. Finalement ils arrivent à la chaumière de la Bûcheronne, et cognent à la porte. Le mari de la Bûcheronne, qui nettoie encore la cuisine, vient leur ouvrir. Quand il voit le Marquis et la Marquise, il sort de la maison en fermant la porte doucement derrière lui.

- Vous cherchez vos deux enfants, n'est-ce pas? demande-t-il en chuchotant.
- Que Dieu soit béni ! s'exclame la Marquise, son cœur plein d'allégresse.

Le mari de la Bûcheronne les prie d'attendre dehors afin d'éviter le malencontreux réveil de sa femme. Il les assure qu'il reviendra sous peu avec leurs petits anges.

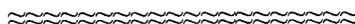
Là, la délivrance des adolescents est considérablement aisée. Le soir même, après avoir enfermé Pierre et Pierrette dans la cave, la Bûcheronne est montée au salon et s'est versée un peu de liqueur pour célébrer l'acquisition des nouveaux serfs forestiers. Elle s'est servie tant de fois qu'avant de tituber vers son lit, elle a oublié la clé sur la table basse du salon.

Fidèle à sa parole, le mari de la Bûcheronne apparaît avec Pierre et Pierrette. Ils ne semblent plus être les mêmes enfants qui ont été abandonnés. Dans la lueur qu'émettent les lanternes, la Marquise voit qu'ils sont extenués, vêtus de loques, leurs visages et leurs

mains recouverts d'égratignures et de saleté et leurs lèvres gercées. Ils n'ont plus la même allure, cette allure noble qui leur va comme un gant. La Marquise d'Augre se précipite vers Pierre et Pierrette afin de les embrasser de toutes ses forces. Elle se promet que la prochaine fois qu'elle décidera de leur donner une bonne leçon, elle les enfermera plutôt à la cave de leur château.

L'amant de la femme de l'Ogre

Depuis mon enfance, mon identité se définit toujours en fonction de ma relation avec les autres. Il était très rare d'entendre mon nom. J'étais « la chérie » de mon père, « le tendron » de mon oncle, « le paria » des enfants du quartier et « la rêveuse » pour mes professeurs. Je finis par perdre toute identité en m'unissant naïvement à un homme. Je devins tout simplement la femme de l'Ogre.

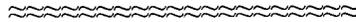


Je n'étais qu'une fillette quand nous nous rencontrâmes. Il se présenta comme un ange, mais son côté diabolique se révéla vite derrière la fine peau de l'être divin. L'image d'un sauveur descendu du ciel, le visage couvert de petits cristaux de glace resta ancrée dans mon esprit. C'est l'un des rares souvenirs tendres que j'ai gardés jusqu'à ce jour. La douceur céleste qu'il avait irradiée s'éteignit devant la laideur. Un monstre écailleux et violent succéda à cet ange dont j'avais rêvé la nuit. Mes rêves les plus romantiques s'écroulèrent.

Mon mari fut insatiable. Il ravagea mon corps, me meurtrit, m'écartela. Mais cela ne lui suffit pas. La cuisine devint un abattoir. Il requérait sans cesse de la chair fraîche, bien sûr, comme tous les ogres. Il dépeçait frénétiquement les animaux. Sa force destructrice et son appétit sexuel démesuré me laissèrent sans repos.

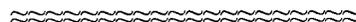
Pourtant, je ne fuis jamais cet enfer quotidien. Je restai pour mes sept petites filles, les ogrelettes, qui eurent la même soif de chair, sanglante et érotique que leur père.

Elles perdirent leur innocence le jour où je les mis au monde. Le sang qui coulait dans leurs veines était impur. La férocité les nourrit. Les histoires infantiles ne les apaisaient en aucun cas. Selon elles, le chaperon du *Petit Chaperon Rouge* n'était ni rouge coquelicot, ni fraise, ni tomate, ni cerise. Il était rouge sang. Elles essayèrent de me convaincre que la petite fille aurait dû déchiqueter le loup en petits morceaux sanglants pour finalement le dévorer. Le sang les obsédait. Les ogrelettes réclamèrent de la violence charnelle. En fin de compte, elles étaient tellement les filles de leur père, tellement les ogrelettes de l'Ogre, que je fus incapable de les sauver; leur instinct fut le plus fort.



Ce fut insupportable. Le sang coula à flots sur les miroirs, les draps, les planchers, les murs, les carreaux, les lits et sur tous les corps; ces petits corps pâles. La mort ruissela de chaque bouche. Les dents aiguës de ses chères ogrelettes massacrèrent leur propre père, puis elles se dévorèrent entre elles. Elles furent trop enivrées par l'odeur de la peur et par la chair fraîche des enfants perdus pour pouvoir s'arrêter.

L'image finale fut infernale, si barbare que les ogrelettes auraient été fières d'un tel dénouement de l'histoire.



Pendant des années, en tant que femme de l'Ogre et mère des ogrelettes, mon rôle avait été de les servir à chaque instant, sans jamais penser à combler mes désirs. Après les funérailles, je me mis en quête de découvrir ma propre identité.

Je blanchis, frottai, curai, lavai et grattai la maison entière jour après jour afin d'effacer chaque trace de ma vie antérieure. La cuisine fut vidée de fond en comble. Je me débarrassai finalement de tout souvenir monstrueux.

Je commençai alors à lire tout ce qui me tombait sous la main afin d'élargir mes horizons. Je voulus voyager. Un jour, j'ouvris le placard et je découvris les bottes magiques de l'Ogre. Lorsque je les mis, je m'envolai.

Je volai au-dessus des maisonnettes, des arbres, des rivières et des plaines jusqu'à ce que j'eusse aperçu Poucet et ses six frères. Abandonnés dans la forêt par leurs parents et égarés, ces jeunes garçons étaient tombés sur notre maisonnette le soir du carnage domestique. Cette nuit-là, tandis que le massacre se produisait dans la maison, Poucet avait éveillé ma curiosité et j'avais le désir de le retrouver.

Ces bottes qui n'avaient pas eu assez de forces pour transformer le caractère de mon mari et sauver mes filles de leur macabre destin, eurent suffisamment de pouvoir pour me réunir avec ce jeune homme.

Dès que Poucet m'eut reconnue, il convainquit ses frères de poursuivre leur route sans lui. Lorsqu'ils furent partis, Poucet et moi embarquâmes pour réaliser notre propre voyage. Au moyen des bottes magiques, nous parcourûmes le paysage alentour jusqu'à ce que nous eussions trouvé un petit hôtel ocellé de lumières. Derrière la porte fermée de notre chambre, j'enlevai tout. Tout, y compris les bottes de sept lieues. Aussitôt que la tête de Poucet fut placée contre la mienne et ses pieds contre les miens, les bottes s'envolèrent à l'horizon sur les pattes d'un moustique passant.

Je n'oublierai pas le moment où Poucet, victime des préjugés familiaux liés à son manque de stature, réussit à se métamorphoser. Il devint un homme d'envergure grâce à la puissance de l'amour charnel d'une femme mûre.

L'espoir que j'avais misé sur l'amour il y avait tant d'années renaquit en moi. Tout ce dont j'avais rêvé quand j'étais jeune fille arriva grâce à lui : les regards intenses, les longues promenades, les doux baisers, les cadeaux inattendus et les caresses sensuelles.

Cet amant effaça toutes les sensations violentes et les remplaça par des instants délicieux. Le plaisir ne fut plus lié à l'acharnement de la chair mais à des caresses qui s'arrêtèrent sur les rondeurs de mon corps vénéré au creux d'un lit douillet.

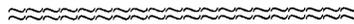
Nous nous entendîmes à merveille. Je ne fus plus une femme qui avait pour fonction de faire la vaisselle, nettoyer les chambres, laver le linge, cuisiner les repas ou même cultiver le jardin. Nous partageâmes les tâches ménagères d'un commun accord. Presque chaque dimanche, Poucet se levait tôt le matin pour préparer un délectable petit-déjeuner que nous partagions ensuite au lit. Il se consacra à moi comme un laquais sert sa reine. Il n'attendit rien en échange.

Nous passâmes ainsi quatre saisons avant que de nouvelles vies eussent commencé à pousser dans mon ventre. Cette fois, des jumeaux, un garçon et une fille, naquirent le jour où les premières feuilles ambrées tombèrent sur la terre refroidie.

Dès leur naissance, je consacrai la plupart de mes jours à dorloter les deux enfants. Je me levais aux premiers pleurs et mes yeux ne se fermaient que lorsqu'ils dormaient

sereinement. Afin de m'aider, Poucet prit en charge toutes les tâches ménagères. Il devint le maître de la maison. Encore une fois, la maturité de ce jeune homme rayonna, car il prit cette décision de son plein gré.

Chaque soir avant que les petits ne soient couchés, je leur racontais les mêmes histoires que je racontais autrefois à mes filles. Contrairement aux ogrelettes, mes deux anges ne voulurent jamais les convertir en contes morbides. Ils furent des enfants sages et purs, une vraie merveille. Ils grandirent et, en peu de temps, commencèrent à explorer les alentours.



- Maman, quelle fleur préfères-tu, celle-ci ou celle-là ? demandait Anouk.

Elle était au milieu de notre jardin, sa robe rose tachée de boue. Elle tenait une tulipe fuchsia dans la main gauche et un lis doré dans la main droite. Un regard inquisiteur naquit sur son visage.

- Elles sont toutes les deux belles, répondais-je.
- Mais, maman, il faut choisir !

À aucun moment de ma vie, je ne me souvins avoir eu à prendre de décisions. Il y eut toujours un homme qui les prenait à ma place.

- Maman, est-ce que l'eau des puits a la même couleur que celle de l'océan?
demanda une petite voix lointaine.

Mathieu était assis par terre, à côté du puits avec, face à lui, un seau plein d'eau. Il recueillit ses mains en forme de coupe et regarda avec émerveillement l'eau couler dans le seau.

- Selon les livres, chéri, il y a plusieurs océans qui se mélangent. On dit que la perception de la couleur de l'eau change selon la profondeur, la végétation et la température.
- Un jour, je nagerai dans tous les océans, maman! déclara-t-il.

Je me souviens très bien de ces moments-là...

Chaque jour passé en compagnie de mes enfants fut un don du ciel. Dès qu'ils dormaient tranquillement le soir, je me reposais. Mon corps et mon âme étaient si épuisés que je me retirais dans le salon avec du thé fumant et un bon livre. De temps en temps, Poucet essayait de me convaincre de laisser nos anges à une nourrice, mais notre maison, l'ancienne maison de l'Ogre, était si loin de toute civilisation que l'idée fut tout sauf pratique. Je restais ici, dans notre petite chaumière, émerveillée par les images et les mots qui recouvraient les pages des livres. Par contre, Poucet se retirait dans la chambre et s'endormait tôt. Le soir, le silence régnait dans la maison.

Au fur et à mesure que les enfants grandissaient, ils découvraient ce qui les entourait et posaient beaucoup de questions. Pour le moment, ils exploraient le jardin mais bientôt ils voudraient parcourir le monde.



Le jardin nous accueillit encore par une belle journée de découverte. Anouk et Mathieu se berçaient dans l'énorme balançoire que Poucet avait construite lorsqu'ils furent devenus trop grands pour jouer dans le petit bac à sable. Afin d'éviter le soleil brûlant, je proposai une ballade dans la forêt. Durant notre promenade, les enfants s'arrêtèrent afin de toucher et sentir des feuilles, des baies, des fleurs et des champignons variés. Je leur demandais de faire attention car il y avait des espèces qui étaient vénéneuses.

- Maman, pourquoi Dieu a créé des plantes pleines de poison qui pourraient tuer des animaux, même des êtres humains, s'il est écrit qu'il ne faut pas tuer? interrogea Anouk.
- C'est la façon dont ils se protègent.

Étonnée, encore une fois, par le niveau de pensée des mes enfants, je constatai qu'ils avaient sûrement hérité de l'intelligence de Poucet, car même si j'avais lu tant de livres, à l'école, je n'étais que rarement attentive. J'avais la tête dans les nuages. J'étais celle qui s'était laissée prendre au piège par les promesses de l'Ogre et ensuite par le charme d'un jeune homme.

Peu à peu, la relation de mes rêves commença à se dissoudre. Poucet et moi nous cantonnâmes dans nos rôles de mère et de père.

Revenus de notre ballade je m'écriai :

- Hé Poucet, les enfants ont faim et soif, apporte-nous de la limonade et le déjeuner !
- Où se trouve la casserole blanche avec les rayures bleues?
- Utilise n'importe laquelle! ça nous est égal. Il faut que je surveille les enfants. Je n'ai pas le temps de jouer à la chasse aux trésors!

Poucet sortit de la maison sans tarder, étala un repas appétissant sur la table du jardin puis rentra dans la maison sans rien dire. Les enfants l'appelèrent à haute voix :

- Poucet, Poucet, viens manger avec nous....Poucet...

Il n'y eut aucune réponse. Il ne revint pas.

Le soir, comme à mon habitude, je bordais les enfants dans leur lit. Mais cette fois-ci, quand je poussai la porte de notre chambre, les lumières étaient éteintes et Poucet ronflait. J'entrai de mon côté du lit sans me faire remarquer et je m'endormis. Cette chambre qui était autrefois si animée par l'amour était devenue un dortoir. La confiance entre amants s'était éteinte.



Les enfants rentrèrent de l'école et l'odeur délicate de légumes grillés qui flottait à travers la maison accueillit leurs narines. Je sortis de la cuisine et les embrassai de toutes mes forces. Anouk et Mathieu décrivirent leur journée jusque dans les moindres détails. Je les écoutai attentivement. À ce moment, je fus celle qui était suspendue à leurs lèvres, émerveillée par la simplicité du monde extérieur.

Pendant que les enfants étaient à l'école et s'imprégnaient de tous les sujets imaginables, je restais à la maison. Ils n'eurent plus besoin de moi comme avant. Je repris donc la responsabilité de maîtresse du foyer.

Poucet joua le rôle de l'homme qui lézardait au jardin, jouait aux cartes, lisait le journal ou dormait. Le jeune homme qui avait passé tant de temps à me rendre heureuse et qui s'était occupé de notre petite famille devint un véritable invité dans notre maison.

Le soir, je me couchais à la même heure que les enfants. Poucet n'était presque plus chez nous. Il partait tôt le matin et rentrait tard le soir. On l'entendait claquer la porte, trébucher dans l'escalier et murmurer dans les couloirs. Quand il entra dans notre chambre, il empestait le tabac et l'alcool.

Cette nuit là je sentis une main rugueuse me toucher. Ce n'était plus la main tendre à laquelle j'étais habituée. Avant que je puisse pousser un cri, une autre main dure couvrit ma bouche. J'entendis des grognements, mon corps commença à trembler. Je fus paralysée de peur. Tous les souvenirs cauchemardesques revinrent alors...

- Tu ne voudrais pas réveiller les enfants, dit la voix rauque, en dégageant la main de ma bouche.
- Poucet ?

Des grognements servirent de réponse. Il me secoua encore quelques instants puis s'arrêta. Il m'embrassa durement sur le front, lâcha son étreinte puis se retourna et s'endormit.

De grosses larmes chaudes ruisselèrent sur mes joues. Je n'arrivais pas à comprendre comment j'avais pu inciter une telle transformation.

Mon corps, mon cœur et mon esprit étaient si épuisés. Je m'endormis immédiatement.

Le lendemain matin, je me réveillai et ne trouvai plus personne dans la maison. J'essayai de me convaincre que le soir précédent n'avait été qu'un cauchemar, mais un haut-le-cœur vint le nier. Je calmai mon angoisse avec l'eau du puits puis m'assis sur la chaise longue du jardin. Il n'y avait aucune trace sur mon corps mais mon esprit était encore agité.

Un homme m'avait à nouveau brutalisée et trompée. Je ne voulais plus jouer le rôle de la victime.

Lorsque j'avais été libre de recommencer une nouvelle vie, je m'étais enchaînée d'abord à un homme, ensuite aux enfants. Cela ne devait plus jamais arriver !



- Aïe...

Je me tapai sur le bras et je le regardai afin d'identifier quelle créature venait de me piquer. Comme par enchantement, deux grandes bottes tombèrent à mes pieds comme des melons trop murs qui se seraient écrasés sur le sol. Les bottes de l'Ogre se

présentèrent à nouveau devant moi, celles qui m'avaient déjà permis de voyager. Ce fut évident : le destin m'invitait de nouveau à tenter ma chance !

Immédiatement, je remplis ma besace de mes vêtements, chaussures et objets préférés. Je laissai une note sur la table de cuisine, bien en évidence.



Chers enfants,

Je suis partie en vacances.

Informez Poucet qu'on n'a plus besoin de ses services.

Fermez la porte à clé derrière lui.

Je vous embrasse très très fort,

À bientôt,

Angélique



Je chaussai les bottes, ouvris la porte et m'envolai...

La forêt urbaine

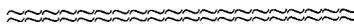
Dans une petite maison en pierre habitait une petite famille. Le père était agriculteur car la terre qui entourait leur maison était la terre la plus fertile du comté. La famille n'était pas riche, mais pas dans le besoin non plus. Ils étaient juste bien.

Dès son plus jeune âge, le père de Rosalie lui montra comment irriguer la terre, planter les graines, tailler les arbres, récolter les légumes et cueillir les fruits. À chaque moment libre, Rosalie aidait ses parents à s'occuper de la ferme. Au fur et à mesure qu'elle mûrissait, Rosalie se sentait de plus en plus en harmonie avec l'univers quand ses mains touchaient la terre. Ensemble, la famille travaillait la glèbe et en récompense celle-ci leur offrait d'abondantes récoltes.

À l'âge de douze ans, Rosalie prit la relève de son père qui chaque dimanche rendait visite à grand-maman. Elle habitait seule dans le village voisin, juste au-delà d'un bois luxuriant. D'habitude, son père enfourchait sa bicyclette bringuebalante et pédalait le plus vite possible. Quant à Rosalie, elle faisait le trajet à pied. Elle prenait le temps d'attraper les papillons. Elle écoutait le chant des oiseaux. Elle trottaient après les lapins sauvages, jusqu'à ce qu'elle arrivât à la chaumière au charme désuet.

À chaque visite, Rosalie accompagnait sa mamie à son potager où elles cueillaient différents types de laitue et de tomates avec lesquelles elles préparaient une grosse salade. Grand-maman faisait un sauté à feu vif avec du tofu mariné et elle grillait du pain fait de céréales entières.

Suite à leur festin biologique, mamie enseignait à Rosalie à coudre et à tricoter. Tenant bien compte du conseil de sa mère, la jeune fille rentrait toujours pendant qu'il faisait encore jour. Elle n'avait pas envie de rencontrer un drôle d'oiseau ou même un loup.



Les jours s'écoulaient et Rosalie devenait chaque jour davantage une belle jeune fille. Elle étudiait avec acharnement et réussissait tout ce qu'elle entreprenait. Quand il fut temps d'aller à l'université, ses notes la placèrent parmi les meilleurs. Chaque institution post-secondaire dans laquelle elle posa sa candidature l'accepta avec une bourse. Afin de rester près de sa famille et de la campagne, elle fit chaque jour le trajet en voiture à l'université la plus proche de leur petite maison.

À la fin de ses études de droit, elle fut obligée de faire un stage avant de pratiquer le métier. Comme elle était arrivée première de sa classe, la faculté lui avait trouvé un stage dans le meilleur cabinet du pays. À la cérémonie de remise des diplômes, le directeur du département avait alors proclamé:

- Rosalie Bonnet, j'ai l'honneur de vous annoncer qu'une place vous a été garantie chez les prestigieux *Bean, Stock & Associates*. Faites vos valises, la ville de New York vous attend !



Au début, la jeune femme ne voulut pas quitter la campagne. L'idée de laisser sa famille toute seule lui faisait mal au cœur. Mais sa grand-mère, un véritable puits de sagesse en toute circonstance, menaça de vendre sa maisonnette et de déménager chez son fils si sa petite-fille ne saisissait pas cette occasion en or qui s'offrait à elle.

- De nos jours, les jeunes femmes doivent s'armer pour réussir dans ce monde encore patriarcal, ajouta mamie.

Rosalie ne voulait ni que sa mamie quittât son jardin ni qu'elle vendît sa chaumière. Par conséquent, elle accepta d'aller à la grande ville. Ainsi, tout fut réglé.

Le soir précédant son départ pour la grande ville, la mère de Rosalie prépara un grand repas du sud pour célébrer le succès de sa fille. La famille entière s'amusa. Comme cadeau d'adieu, mamie lui offrit une tuque tricotée et un long manteau très chic qu'elle avait cousu, les deux étant de couleur rose vif.

- Il fait froid là-bas, au nord, dans la grande ville, la prévint mamie.



Pour la première fois de sa vie, Rosalie s'assit dans un avion. En quelques heures, la tranquillité du sud fut remplacée par les lumières coruscantes de la grande ville. À sa sortie de l'avion, elle aperçut son nom de famille écrit sur un panneau que tenait un monsieur d'un certain âge.

- Je suis mademoiselle Bonnet, informa-t-elle.

Le monsieur répondit par un grognement. Il conduisit Rosalie jusqu'à son taxi, y mit ses valises et invita la jeune femme à prendre place à bord. Le chauffeur roula très vite. Il fit des embardées entre d'autres voitures. Il klaxonna fréquemment. Sans dire un mot, il amena Rosalie de l'aéroport à la grande ville. Après peu de temps, le taxi s'immobilisa.

- Bienvenue à NYC *lady*, bougonna t-il en posant ses valises sur le trottoir.

Le chauffeur rentra dans son véhicule et s'en alla. Rosalie resta seule sur le trottoir quelque part au milieu de la métropole devant un immense bâtiment à plusieurs étages.

- Bienvenue à *Triumph Towers* Mademoiselle, salua le concierge du bâtiment en lui tapant sur l'épaule.

Il lui tendit une enveloppe.

- Votre clé et votre guide de la ville. *Bean, Stock & Associates* vous accueille chaleureusement. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas à me contacter.

Il disparut aussi vite qu'il était apparu.

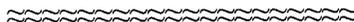
Rosalie prit ses valises, monta au quatrième étage, inséra la clé dans la serrure et poussa la porte lentement. Ce fut un émerveillement. L'habitation était très moderne. Chaque salle lumineuse était ornée de miroirs. Une commande à distance allumait des gadgets *hi-tech* qui se trouvaient disposés un peu partout dans la pièce. Rosalie se sentit complètement hors de son élément. Elle pensait déjà à la ferme, au sud, et à la simplicité.

Rosalie dormit très mal dans les draps de soie. Sans arrêt, un concert de sirènes se tenait d'un quartier à l'autre de la ville. À six heures du matin, Rosalie fut éteinte par son sommeil si agité. Elle s'habilla, prit son petit-déjeuner et examina le guide de la ville. Elle découvrit que le célèbre *Central Park* n'était pas trop loin. Ravie, elle mit ses chaussures et partit avec l'intention de se promener dans l'air frais du matin.

Le *smog* de la métropole pesait déjà lourdement dans l'air quand Rosalie sortit du bâtiment. *Central Park* était bondé de joggeurs, de coureurs et d'escaladeurs. Au sud, quand elle se promenait dans le bois, il n'y avait quasiment personne. Rosalie préférait entendre les sons de la nature, mais à New York, les personnes couvraient les sons de la ville avec leurs écouteurs en les remplaçant par les *mp3* de leur *iPod*. Elle trouvait déjà la vie citadine beaucoup trop compliquée. Rosalie marchait lentement sur le pavé et regardait tout autour d'elle. Rien n'était mieux qu'une promenade tranquille le dimanche matin. Tandis que cette pensée se manifestait, elle fut poussée de côté, et atterrit sur la pelouse.

- *Hey lady*, les mémés devraient rester à la maison de retraite ! cria le coureur.
- Pour ma défense..., commença Rosalie, mais le coureur était déjà trop loin.

Rosalie n'en croyait ni ses oreilles ni ses yeux. Quelle audace ! Sa mamie avait bien raison lorsqu'elle disait que la grande ville était froide !



Le lendemain matin, lorsqu'elle traversa *Central Park* à nouveau, Rosalie se résolut à ne pas laisser l'incident de la veille la perturber. Cette fois, elle se retrouva avec une masse de gens distraits par les bips émis de leurs poches. Ils marchaient à toute vitesse vers leur lieu de travail, prêts à faire bouger cette ville ultrarapide.

Dans son tailleur un peu démodé, selon les normes new-yorkaises bien sûr, Rosalie entra dans le bâtiment de la firme *Bean, Stock & Associates*. Elle se présenta à la réception, inscrit son nom, monta à la salle de conférence et commença sa formation. En trois jours, elle apprit tout ce dont elle avait besoin pour les prochains mois. Après la formation, chaque nouvelle journée était presque semblable à la précédente : la recherche, le classement de documents, les réunions et encore plus de recherche sur des procès variés. C'était un travail solitaire même si les bureaux et les couloirs étaient assez peuplés.

Pendant son enfance, ses jours se passèrent principalement en compagnie de sa famille. Elle n'eut pas beaucoup d'amis ; c'était le sort qui attendait les enfants uniques. Avant son déménagement à la grande ville, sa mamie lui conseilla de parler aux étrangers car sinon elle n'aurait jamais d'amis. Rosalie avait de plus en plus envie de partager des moments avec les autres, surtout ceux de son âge.

Même si le coureur new-yorkais avait été désagréable, elle ne laissa pas cette rencontre la décourager. Rosalie essaya, peu à peu, de mettre en pratique le bon conseil de sa mamie. Elle ne voulait pas que les autres stagiaires réagissent de façon négative. Elle commença avec des sourires dans les couloirs, ensuite des salutations et, finalement, elle finit par bavarder avec eux dans la salle du personnel. En peu de temps, les quatre jeunes hommes et les trois jeunes femmes étaient devenus de bons amis.

À un moment où à un autre, les garçons du groupe en pincèrent pour Rosalie. À un moment où à un autre, Rosalie aussi en pinça pour quelques-uns d'entre eux. Comme elle était si habituée à la conduite chevaleresque des hommes du sud, les avances d'un sourire ou d'un clin d'œil ne lui suffirent pas comme indice. Comme les jeunes hommes n'avaient pas assez de courage pour faire des avances chevaleresques, ils restèrent tous amis. Rosalie constata que les hommes de la grande ville étaient particuliers.

Chaque soir, après le boulot, les sept amis sortaient prendre un verre et déguster des *tapas* pendant le traditionnel *happy hour* des gens d'affaires.

Ils passaient également les samedis ensemble. Ils découvraient la métropole un monument à la fois. Après leur promenade touristique, ils dînaient dans un resto branché et finalement sortaient en boîte de nuit. Chaque samedi, ils découvraient un nouveau resto et une nouvelle boîte. La vie nocturne new yorkaise devenait leur terrain de jeu.

Un soir ils tombèrent sur *Enchanted*, une boîte qui leur avait énormément plu. Depuis cette découverte, ils hantaient *Enchanted* chaque samedi soir.

La boîte était décorée comme une forêt. Les colonnes étaient transformées en tronc d'arbres, la voûte faite de feuilles de papier vert, et des images de personnages mystiques étaient projetées sur les murs. Les *shooter girls* se déguisaient en fées. Même le DJ portait un bandeau avec des grandes oreilles d'un tissu qui ressemblait à de la fourrure. Selon les jeunes, DJ Loop passait les meilleurs tubes, ce qui les incitait à danser sans interruption toute la nuit. Leurs corps ornés de perles de sueur virevoltaient sur la piste. Quand le soleil se levait, ils rentraient chez eux se coucher.

Dès la première visite, DJ Loop avait attiré l'attention de Rosalie. Pour une raison ou pour une autre, il se démarquait. Peut-être parce qu'il avait des traits fins, mais très probablement car il dominait la piste avec ses succès musicaux. Quelquefois, DJ Loop remarquait que Rosalie le regardait. En réponse, il lui faisait un clin d'œil accompagné d'un sourire. Elle ne savait pas pourquoi, mais ces gestes anodins la touchaient.

Un autre samedi soir approchait, sauf que cette fois-ci, Rosalie s'était assurée que DJ Loop fixerait ses yeux sur elle. Elle avait fait une folie en s'achetant une nouvelle robe dans une boutique sur *Fifth Avenue*. Les vendeuses l'avaient convaincue que seule une robe chic et unique la singulariserait dans la foule du club.

Les amis en main, Rosalie entra dans *Enchanted*. Sa robe écarlate collait à ses hanches et le bas de l'ourlet frôlait ses cuisses. Sur la piste, les belles figures sveltes ondulaient les unes contre les autres suivant le rythme effréné de la musique. De temps en temps, Rosalie regardait en direction de DJ Loop, mais il était absorbé par son boulot. Après quelques heures, les haut-parleurs émirent la chanson préférée de Rosalie.

Rosalie sautillait puis tourna la tête vers le stand du DJ. Il n'était plus là. Elle fut déçue par le fait que même avec sa robe très chère elle n'arrivait pas à captiver son attention. Rosalie vérifia sa montre : trois heures du matin. La dernière chanson de la nuit. Son décolleté profond scintillait de sueur. À la dernière ritournelle, elle signala à ses amis qu'il était temps de rentrer.

Avant de s'endormir sous les draps de soie, elle avait décidé que le samedi suivant, elle inviterait DJ Loop à sortir avec elle. Elle en avait assez de la timidité des hommes de la métropole. Tant qu'elle habiterait New York, elle ferait comme les femmes new-yorkaises de la Série Télé *Sex in the City!*



Une autre semaine pleine de réunions, d'appels téléphoniques, de classement de documents, de vidéoconférences et de recherche était au menu chez *Bean, Stock & Associates*. La firme obtint un contrat important et, par voie de conséquence, Rosalie avait un copieux travail à accomplir. M. Bean voulait que toute la recherche soit terminée avant lundi matin. Un tas de papiers, haut comme un gratte-ciel, attendait Rosalie sur son bureau. L'habituelle sortie du *happy hour* avait dû être annulée pour la semaine. Chaque stagiaire avait des tâches à foison et ils furent également enfermés dans le bâtiment le vendredi soir, après la fermeture.

Rosalie resta derrière son écran d'ordinateur. Ses yeux la piquaient. Elle avait l'impression de passer la plus grande partie de son temps à regarder fixement soit un curseur qui clignotait soit des pages dactylographiées. La pile de papiers diminua peu à

peu. Finalement, elle finit avec l'ultime dossier. Elle vérifia l'heure au coin droit de l'écran. Vingt-deux heures quinze.

Rosalie regarda la rue par la fenêtre du troisième étage. Les trottoirs de la ville grouillaient encore plus que d'habitude en ce vendredi soir. Les rues étaient saturées de voitures. Les chauffeurs de taxi klaxonnaient augmentant le bruit déjà assourdissant. D'autres gens d'affaires, qui ne quittaient que maintenant leurs bureaux, essayaient de négocier des projets pour la soirée sur leurs portables ou leur *Blackberry*. Sur le trottoir, ils devançaient d'autres personnes qui étaient également à l'écoute de leurs propres appareils électroniques. Même à travers les vitres, elle entendait des voix, des coups de klaxon et des sirènes d'urgence. Parfois encore, la tranquillité du sud lui manquait. Rosalie avait ramassé toutes ses affaires et avait descendu les escaliers au lieu d'utiliser un autre gadget. Elle vérifiait encore l'heure : Vingt-trois heures quarante-cinq.

Afin de décompresser après cette journée interminable, Rosalie prit la route qui passait à travers *Central Park*. Elle avait soif de nature. Des lampadaires illuminaient le chemin pavé qui serpentait à travers le parc. Elle avait l'impression que les arbres et les buissons absorbaient la cacophonie de la ville. Même l'air semblait plus léger, plus frais. Elle s'arrêta et respira profondément. Pour la première fois de la journée, elle était envahie par une sensation de calme.

Tout à coup, Rosalie entendit un cri aigu venant des environs. Elle courut en direction du cri et trouva une mouffette qui se promenait au milieu du chemin. Un peu plus loin il y avait une femme, en talons très pointus, debout sur un banc.

- Bougez pas mademoiselle, tout ira bien ! rassura Rosalie.

Elle fouilla dans son sac pendant quelques secondes et trouva la pomme qu'elle n'avait pas eu le temps de manger. Elle fit rouler la pomme vers la mouffette, qui l'arrêta avec ses dents. Dès qu'elle la prit, elle partit.

- Vous m'avez sauvé la vie, s'exclama la femme. Merci.
- De rien, répondit Rosalie, qui tendait sa main à la femme afin de l'aider à descendre du banc.
- Merci. Merci beaucoup, continua-t-elle.
- Mademoiselle, que vous avez de grandes mains, nota Rosalie...
Et que vous avez une grande pomme d'Adam, ajouta t-elle...
Et que vous avez de... Rosalie s'arrêta net.
- Mais vous me connaissez, répondit la dame, sa voix étant devenue maintenant plus rauque.

Effrayée, Rosalie retira sa main et commença de s'éloigner délicatement de l'individu.

- Samedi dernier à *Enchanted* vous portiez une robe écarlate absolument splendide ! dit-elle, lui faisant un clin d'œil.

Rosalie regardait fixement cet inconnu qui, pour une raison ou pour une autre, la connaissait. Par contre, Rosalie ne reconnaissait pas cette femme très masculine qui était en train de lui faire des compliments.

- Et la zik samedi, *like* absolument fabuleux, non? ajouta-t-elle.

Enfin, Rosalie reconnut la personne qui la draguait. C'était DJ Loop ! DJ Loop déguisé en femme ! Comme elle se sentait gênée non seulement d'avoir été attirée, mais aussi d'avoir flirté sans cesse avec lui. Elle s'était même achetée une nouvelle robe pour lui plaire! La honte!

- *No worries dear ...* beaucoup de personnes ne me reconnaissent pas au premier moment, expliqua DJ Loop.

Il fit signe à Rosalie de venir près de lui. Elle s'approcha, et au moment où cet homme unique la serra dans ses bras, elle se sentit détendue.

Je t'accompagnerai chez toi. Je veux que tu rentres sain et sauf, sans un autre incident de mouffette, s'exclama Rosalie, avant que les deux éclatent en fous rires.

DJ Loop dans sa tenue de spectacle de travesti, et Rosalie dans sa tenue d'affaires marchèrent bras dessus bras dessous à travers les rues new yorkaises. Quelques yeux les fixaient par curiosité, mais autrement, les citadins se mêlaient de leurs propres affaires. Seule une grande ville comme New York pouvait proposer une telle scène.

Les deux jeunes s'arrêtèrent devant l'immeuble du DJ. Ils s'échangèrent leurs numéros de téléphone, les sauvegardant dans leurs cellulaires respectifs avant de se faire la bise.

- *Darling*, je te donnerai un coup de fil ce week-end, et ensemble nous ferons du *shopping* fou. Et pendant qu'on recherche les fringues les plus chics, nous pourrions cruiser les *hotties* ! s'écria DJ Loop.

Rosalie marcha lentement vers son quartier, la tête dans les nuages. Non seulement elle était maintenant amie avec le *hippest* DJ de New York, mais elle avait une nouvelle copine avec qui elle pourrait sortir, magasiner et draguer les mecs.

Rosalie éclata de rire encore une fois. Elle était certaine que quand sa grand-mère lui avait conseillé de parler aux étrangers pour se faire des amis, elle n'avait pas l'image d'une telle personne en tête !

Soleil éternel

Il était une fois, dans un petit royaume au nord des montagnes enneigées, un roi qui mourut paisiblement dans son sommeil. En conséquence, son fils unique prit la relève. Sa mère, la reine, fut régente jusqu'à ce que le prince se fût marié avec la princesse d'un royaume limitrophe. Dès que leur union fut célébrée, le nouveau roi eut droit de diriger librement.

Les habitants attendirent avec impatience l'annonce que leur nouvelle reine était enceinte. Ils attendaient cet événement car la tradition dictait qu'à la suite de la naissance d'un chérubin monarchique, le roi offrait un don monétaire aux paysans. Cette offrande se faisait afin de remercier les paysans pour leurs récoltes abondantes qui nourriraient la famille et le nouveau né dans les années à venir.

Douze ans après leur mariage, il n'y avait toujours pas d'héritier du trône. La reine avait souffert de plusieurs petites maladies, et, de ce fait, n'était pas parvenue à enfanter. À présent, âgée de vingt-six ans, elle n'était plus toute jeune. Ainsi, elle n'était plus autant féconde et le roi s'inquiéta. Il avait peur de ne pas avoir d'héritier. Il ne voulait pas que son royaume tombât dans les mains des cerfs incultes. Sans avertir personne, il décida que la reine avait encore un an pour devenir enceinte. S'il s'avérait qu'elle était dans l'incapacité de procréer, il n'aurait pas d'autre choix que de se débarrasser silencieusement d'elle et d'épouser une autre femme plus fructueuse.

À point nommé, la reine tomba enceinte. Le roi fut transporté par la nouvelle et attendit impatiemment un petit garçon avec lequel il pourrait aller à la chasse, pratiquer le tir à l'arc et jouer aux échecs. Un petit garçon qui, un jour, monterait sur le trône et dirigerait le pays, exactement comme son père.

Neuf mois plus tard, la reine donna naissance à une petite fille. Une fille belle comme le jour; avec de grands yeux bleus comme le ciel, les cheveux et la peau dorés comme le soleil et les lèvres rouges comme les fraises sauvages. Ainsi, la reine la nomma Soleil.

- Maudite soit la nature ! s'exclama le roi quand il vit l'enfant.

Aussitôt que ces mots furent prononcés, la reine fondit en larmes. Elle sanglota jusqu'à ne presque plus respirer.



Dans la forêt près du château, une sorcière qui ramassait des champignons vénéneux, entendit les mots avilissants du roi et décida de le punir. Elle rentra dans sa demeure délabrée et alluma un feu en sous de son chaudron. Elle y jeta des herbes, des créatures séchées et des os moulus. La vieille sorcière remua bien son mélange et attendit jusqu'à ce que le liquide violet bouillonne fiévreusement.

La mixture fut ensuite versée sur un crapaud qui se métamorphosa instantanément en petit troll. La sorcière agit ainsi, car les trolls étaient connus pour avoir l'ouïe fine; une caractéristique qui lui serait utile.

Sans tarder, la sorcière commanda au troll de creuser un tunnel de sa maisonnette jusqu'au château. Elle lui annonça qu'il avait douze ans pour accomplir cette tâche, mais que ce tunnel devrait être parfaitement creusé. Avec une pioche sur l'épaule, le troll hocha la tête puis marcha vers le seul mur dégarni de la demeure et se mit à creuser.

La sorcière prononça ensuite que la princesse serait maudite par du mauvais sommeil à partir de son treizième anniversaire.

*Jolie princesse mal aimée
Elle se fanera, ta beauté
Ton sommeil sera damné,
Dès tes treize ans,
Et ensuite pour l'éternité!*

répéta la vieille sorcière.



Au château, le nouveau-né fut enveloppé dans une couverture et mis dans son berceau. La princesse dort avec insouciance pendant que sa mère, la reine, pleurait encore. Certaine que le roi eût préféré un garçon, elle avait peur de son lot et de celui de sa fille.

Le roi se retira dans sa pièce et l'arpena pendant des heures. Sa fille était si innocente, si belle. Malgré cela, il avait besoin d'un vrai héritier, un homme pour diriger

le royaume. Il pensa et pensa afin de trouver la meilleure solution. Après avoir cogité pendant longtemps, il revint à la même idée que la dernière fois.

Il retourna à côté de sa reine et lui dit qu'elle devait donner vie à un garçon durant l'année à venir. Sinon, il n'aurait pas d'autre choix que de trouver une autre femme pour lui donner ce dont il avait besoin pour régner.

La reine plia ses mains, regarda vers le ciel, et pria Dieu pour qu'il lui sauve la vie avec un petit garçon. Quelques mois plus tard, son ventre dévoila qu'un être y poussait. Comme elle était enceinte, le roi ne put qu'attendre l'accouchement afin de voir le sexe de l'enfant. Le jour arriva, et cette fois-ci, les prières de la reine furent exaucées. Un garçon pâle et fragile naquit un soir sous la pleine lune. De ce fait, la reine le nomma Lune. Le roi, enleva le chérubin des bras maternels et le tint très fort. Enfin, pensa-t-il, un enfant digne d'hériter de mon royaume.

La nouvelle de la naissance du garçonnet se répandit à travers le royaume et les contrées avoisinantes. Le roi saisit cette occasion pour annoncer également la naissance de la princesse. Les paysans furent particulièrement contents car avec deux descendants, ils auraient assez d'écus pour s'acheter du savon et peut-être même un nouvel écouvillon.

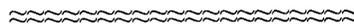
Les enfants royaux grandirent. De temps en temps ils jouaient ensemble dans le jardin palatial, mais de coutume Soleil passait son temps en compagnie de sa mère alors que Lune était en compagnie de son père. À l'âge de sept ans, Lune commença ses études dans la grande bibliothèque du château. Il fut instruit en géographie, en mathématiques, en histoire et en politique. Pendant que son frère se préparait pour être le prochain

souverain, Soleil apprit des connaissances de base pour une femme. On lui enseigna la couture, la cuisine, l'art de décorer, mais surtout comment se faire une beauté.

- Aucun homme ne veut d'une femme vilaine, édicta sa maîtresse.



Dès sa mutation instantanée, le troll creusa, creusa et creusa. Pendant tout ce temps, la seule lueur qu'il voyait fut celle qu'émettait sa lampe à l'huile. Le tunnel qui débuta dans la chaumière de la vieille sorcière, aboutit enfin en dessous du château royal. La sorcière ordonna ensuite au troll de se créer une habitation et un atelier précisément en dessous de la chambre de la jeune princesse. Après quelques temps, le lutin eut sa propre cachette et attendit encore de nouvelles directives.



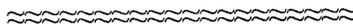
Il fut bientôt temps pour Soleil de fêter son treizième anniversaire. Selon le roi, la princesse avait l'âge requis pour se marier. Il voulait se libérer des responsabilités envers sa fille le plus tôt possible afin de pouvoir se concentrer uniquement sur son fils. Pour accomplir cette fonction, le roi envoya de nombreuses invitations aux royaumes et comtés avoisinants. Il décida que pendant la fête, accompagné par la reine, il choisirait le meilleur époux pour sa fille.

La veille précédant les réjouissances, la reine borda sa fille dans son lit, prenant ainsi la place de la soubrette. Elle saisit l'occasion pour prévenir sa fille que le lendemain soir, elle rencontrerait une masse de futurs soupirants. La reine assura à Soleil que sa maîtresse s'occuperait de tout et qu'elle n'avait qu'à dévoiler sa forme impeccable.

Quand la princesse Soleil, vêtue d'une robe absolument élégante et ornée de pierres précieuses, entra dans la salle, elle se rendit compte que sa mère avait bel et bien raison. La salle d'hôte était remplie de gentilshommes inconnus. Ils portaient leurs meilleurs costumes, leurs chaussures étaient reluisantes, chaque mèche de cheveux était fixée à une place précise.

L'un après l'autre, Soleil rencontra de galants hommes qui rêvaient d'avoir la chance un jour d'accéder au trône. De tous les gentilshommes présents, pas un seul ne lui plut. Par contre, un jeune homme avec des cheveux blonds et bouclés attira son regard, mais, par malheur, il était le laquais du Comte de Péquignot. De ce fait, une relation entre eux était tout à fait irréalisable.

À la fin de la soirée entremetteuse, Soleil fut promise au Comte de Péquignot. Cet homme rond, plutôt petit et moustachu était de dix-sept ans son aîné. La reine essaya de convaincre le roi de revenir sur sa décision mais il ne changea pas d'avis. Le roi était certain que le Comte, bien doté d'argent, de personnel et de temps libre, s'occuperait parfaitement de sa fille. La date de la cérémonie fut fixée. La princesse n'avait que trois mois de célibat avant d'assumer ses responsabilités d'épouse.



La pleine lune brilla au-dessus du royaume. L'horloge astronomique sonna minuit. La sorcière se réveilla et s'approcha lentement d'une étagère où elle gardait toutes ses potions. Elle prit un mélange violet, y ajouta une pincée de poussière lunaire, remit le bouchon et remua le liquide.

La vieille sorcière, sonnante une cloche, somma le troll de se présenter dans sa chaumière. Comme le troll avait l'ouïe fine, il vint aussitôt qu'il entendit le son. Sous le prétexte d'avoir plus de force, elle lui offrit la dernière gorgée de la potion qui l'avait métamorphosé. L'ultime gorgée servit à lui donner assez d'obstination pour achever sa tâche.

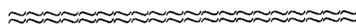
La sorcière exigea que le troll creusât jusqu'à ce qu'il ait atteint la chambre de la jeune princesse. Son devoir était d'enlever la princesse du château et de la livrer à elle sans que personne s'en aperçoive. La vieille sorcière prévint toutefois le troll que s'il entendait des pas ou des voix au-dessus de lui, il devrait cesser toute action.

- Ce minuit, la princesse a eu ses treize ans. Le temps est venu pour toi de piocher vers le haut, mais uniquement pendant la nuit, pendant que tout le monde dort. Personne ne peut nous découvrir ! précisa la sorcière.

Le troll hocha la tête et partit, une fois encore, la pioche à la main.

Les gloussements de la sorcière se propagèrent le long du tunnel, accompagnant l'ouvrier jusqu'à destination. Elle savait que la persévérance du troll têtu importait peu puisqu'il n'arriverait jamais à accéder à la chambre de la princesse. Le plancher était inébranlable. Il était fait de grenat. La sorcière connaissait la matière du plancher car c'était elle, il y avait à peu près une centaine d'années, qui avait suggéré le minéral aux fondateurs du château. Il y avait tant d'années, quand son cœur n'était pas encore fait de pierre.

Le troll têtu arriva en dessous de la chambre de la princesse et commença à piocher. Le plan malfaisant de la sorcière était en pleine marche.



La princesse Soleil dormait comme un ange.

Toc, Toc, Toc, Toc, Toc...

Brusquement, elle se réveilla et regarda autour d'elle mais personne n'était là. Elle se demanda d'où venait ce bruit lointain et perpétuel, mais elle ne trouva pas de réponse. Au moment où ses pieds touchèrent le plancher, le son cessa. Elle marcha autour de la chambre mais il n'y avait plus de son. Enfin, elle se traîna au lit. Sa tête toucha l'oreiller et...

Toc, Toc, Toc, Toc, Toc...

- Il y a quelqu'un ? Qui est là? hurla Soleil.

Dès qu'elle prononça ces mots le son cessa. La soubrette qui avait été éveillée par les cris entra dans la chambre à grands pas et sonda immédiatement l'état de la princesse. Soleil lui expliqua qu'elle avait entendu des sons étranges. La soubrette écouta attentivement mais elle n'entendit rien. Elle marcha autour de la chambre et vérifia chaque fenêtre, chaque tiroir et chaque placard, mais tout était bien fermé. Elle borda Soleil dans son lit, l'embrassa sur le front et lui assura que très probablement ce n'était que de mauvais rêves.

- Bonne nuit chère princesse, dormez bien, souhaita la soubrette avant de fermer la porte et de se retirer dans son appartement.

Au moment où Soleil fut sur le point de s'endormir elle entendit encore...

Toc, Toc, Toc, Toc, Toc...

Elle boucha ses oreilles et fredonna mais ne réussit pas à masquer le bruit. Quand la princesse se leva afin de chercher sa soubrette, le son cessa. Elle arpenta la salle afin de trouver la source du bruit mais le silence régna dans la chambre. En conséquence, elle se recoucha, mais le bruit recommença.

Toc, Toc, Toc, Toc, Toc...

Le creusage incessant du troll assura le maintien en éveil de la princesse jusqu'à ce que le soleil se fût levé. Elle ne dormit point de la nuit.

Des nuits passèrent et passèrent sans que la princesse Soleil ne pût dormir. Comme attendu, le tâcheron têtu de la vieille sorcière exécuta précisément son travail. La princesse devint de plus en plus fatiguée, de plus en plus agitée et de moins en moins belle. Sa peau devint marbrée, ses yeux cernés et rougeâtres, ses cheveux ternes, et ses lèvres pâles et sèches.



Il ne restait qu'un mois avant le mariage. La maîtresse de la princesse exigea qu'elle s'enfermât dans la bibliothèque au moins quatre heures par jour afin de mémoriser l'étiquette attendue pour une femme. Toutefois, la maîtresse fut particulièrement inquiète que jour après jour la princesse devînt de moins en moins belle. Chaque matin, elle passait quelques minutes de plus que le jour précédent à maquiller la jeune femme pour s'assurer de sa beauté.

- Il faut que vous soyez absolument parfaite, sinon aucun homme ne voudra de vous, alors pour ce qui est de vous marier..., aboya-t-elle un matin avant de quitter les appartements de la princesse.

Assise face au miroir, la jeune femme fondit en larmes. Elle ne voulait pas se marier à un homme dégoûtant, deux fois plus vieux qu'elle. De plus, elle avait peur de dévoiler que pendant la nuit, elle et uniquement elle entendait des sons étranges qui

l'empêchaient de dormir. Surtout, elle ne voulait pas finir par être enfermée dans un donjon à cause d'une maladie imaginaire. En conséquence, elle fit de son mieux pour ne pas paraître épuisée, mais ce rôle fut difficile. L'horaire pour son dernier mois de célibat fut tellement saturé d'engagements et d'essayages qu'elle n'avait même pas quelques minutes de libres pour faire un petit somme.

Une semaine avant les noces, le roi jugea préférable de connaître un peu plus son futur gendre. De ce fait, le Comte de Péquignot fut invité au château et passa une journée avec la famille royale. Le matin, en compagnie du roi et du prince, le Comte participa à la chasse. Les hommes déjeunèrent ensemble, puis les aînés partirent discuter des affaires dans la bibliothèque privée du roi.

Comme le couple ne s'était pas revu depuis sa première rencontre, la maîtresse farda la princesse avec de nombreuses couches de maquillage essayant, en vain, de masquer toute imperfection. La princesse fut vêtue d'une robe splendide avec un décolleté provocant pour plaire à son fiancé mais surtout pour le distraire de ses récents défauts. La princesse Soleil entra dans la grande salle de réception, où toute la famille, le Comte inclus, l'attendait avec impatience.

- Ma chère princesse, vous êtes dans la fleur de l'âge, comme une rose qui éclot !
déclara le Comte de Péquignot à distance.

Il avança vers elle, s'arrêta, s'agenouilla et prit la main de sa fiancée. Il l'embrassa doucement. Ses baisers montèrent le long du bras de la jeune fille, puis se dirigèrent vers son décolleté. Au moment où il vit, de près, le visage de sa chère fiancée, il s'écria :

- À cet instant même je romps ces fiançailles. Aucune quantité de maquillage ne couvrira la laideur de votre fille. Vous ne me duperez pas!

La famille resta abasourdie. Le roi demanda des explications à sa fille qui sans tarder lui répondit qu'il devrait se sentir allégé car le Conte se montrait sous son vrai jour: un homme superficiel. Enfin, elle révéla que, la nuit, elle entendait des bruits étranges qui l'empêchaient de dormir depuis la nuit de son treizième anniversaire, expliquant ainsi sa beauté avariée. Le roi prit l'histoire de sa fille comme une pure invention. Elle avait toujours une imagination vive. Afin de prouver que ces bruits n'étaient que sa création, le roi et la princesse échangèrent leurs chambres à coucher pour la nuit.

Dès que les boucles dorées de la princesse Soleil touchèrent l'oreiller du souverain, elle s'endormit.

Le roi se coucha également dans un lit douillet. Malgré cela, après quelques instants de silence il entendit :

Toc, Toc, Toc, Toc, Toc...

- Qui que vous soyez, je vous ordonne de cesser de faire ce bruit !

La pulsation arrêta immédiatement. Le roi, satisfait par son pouvoir sur l'inconnu, se recoucha. Nonobstant, le troll reprit le creusement...

Toc, Toc, Toc, Toc, Toc...

- Arrêtez ce fracas tout de suite, ça suffit! ordonna-t-il encore. Le roi se leva afin de voir d'où venait le son, mais il ne découvrit rien.

Dans le tunnel, le troll se figea. Quand il n'entendit plus au dessus de lui ni de voix, ni de pas, il reprit le creusage. Ce cycle continua jusqu'à ce que le roi quittât la chambre en hurlant qu'il ne pouvait plus y rester enfermé.

Ce matin-là, il envoya un communiqué à tous les gentilshommes du royaume annonçant que celui qui éliminerait le bruit nocturne aurait le droit de demander la princesse en mariage.

Pendant des semaines, des hommes différents vinrent au château avec des potions multicolores, des appareils branlants et des incantations hypnotiques, mais le vacarme dans la chambre de la princesse persistait.



Dans la forêt près du château, le laquais du Comte de Péquignot se promenait. Comme d'habitude, son maître moustachu ronflait si fort qu'il ne pouvait pas dormir dans la salle avoisinante. Il décida donc de prendre un peu d'air afin de se rasséréner. Le

laquais compatit alors au malheur de la jeune princesse, et dès qu'il lut l'appel du roi, il jura de la guérir. Il marcha et marcha, espérant trouver la réponse.

Tout à coup, la terre s'affaissa sous ses pieds. Le jeune homme s'accrocha vite aux racines d'un arbre environnant qui l'empêchèrent de chuter dans le vide. Une fois les pieds posés sur la terre ferme, il éclaira la fosse avec sa lampe. Il vit uniquement qu'elle était immense ce qui piqua sa curiosité.

Le laquais monta sur son cheval blanc, rentra à la résidence du Comte, prit une corde et son bissac dans lequel il gardait un arc et des flèches. Il enfourcha de nouveau son cheval et retourna à la fosse. Il attacha la corde à l'arbre et glissa dans la noirceur du tunnel. Sans hésiter, il ralluma sa lampe et se mit à la recherche de ce que cela pouvait cacher. En peu de temps, il entendit :

Toc, Toc, Toc, Toc, Toc...

Le jeune homme avança vers la provenance du bruit qui, à chaque pas, devenait de plus en plus fort. Enfin, il vit un être creuser le plafond fiévreusement. Cet individu se concentrait tant sur la tâche qu'il ne remarqua pas que quelqu'un le regardait de près.

- Princesse... Il faut atteindre la princesse, murmura le troll.

Le laquais repensa à l'annonce du roi... Il se rendit compte qu'il était en dessous du château et que, sans doute, c'était l'être hideux qui empêchait la princesse de dormir depuis des mois.

- Enlever la princesse... donner à la vieille sorcière, marmonna le troll.

Afin d'assurer le bonheur de la belle princesse, il fallait que le laquais élimine le troll et la sorcière. Il trempa ses flèches dans un pot de venin, puis visa le malin. Suivi de sa pioche, le troll tomba à terre. Il ne prit que trois flèches pour l'abattre. Le silence s'installa dans le tunnel. Le laquais trempa encore des flèches puis se dirigea vers l'autre bout du souterrain. Il monta un escalier et, par une petite porte, il entra dans une demeure où il vit une vieille sorcière dormant. Pendant un instant il eut pitié, mais quand elle se réveilla tout à coup et le fixa de ses yeux véneneux, il tira une flèche directement dans son cœur. Elle hurla si fort que la terre trembla. Aussitôt qu'elle tomba morte dans son lit, les murs du tunnel et ceux du logis commencèrent à s'écrouler forçant le laquais à fuir.

Le jour se leva. Le jeune homme retrouva son coursier blanc, le monta et il chevaucha jusqu'au château royal. Les gardes menèrent le laquais à une salle d'attente où le roi le reçut et lui accorda de reprendre son souffle. Il raconta son aventure et lui assura que dès la prochaine nuit, sa chère fille ne ferait que de beaux rêves. Le roi trouva l'histoire assez divertissante et promit au laquais de ne plus voir d'autres gentilshommes pendant sept jours. Si son récit s'avérait et que la princesse n'entendait plus de bruits nocturnes, il aurait droit de la demander en mariage.

Sept jours plus tard, le roi ne put que tenir sa parole car la princesse n'avait jamais aussi bien dormi de sa vie. En conséquence, le souverain donna sa bénédiction au laquais. Quand la princesse entendit que son salvateur était le laquais du Comte moustachu, elle fut ravie. Avec chaque nuit de sommeil profond, la princesse reconquit sa beauté. Elle était, de nouveau, ravissante. Sans tarder, les jeunes inséparables se marièrent. Ils eurent beaucoup d'enfants et vécurent heureux jusqu'à la fin de leurs jours.

La Belle à la ville bruyante

De l'autre côté de l'océan atlantique, très loin des châteaux ornés de l'Europe, deux jeunes immigrants tombèrent un jour amoureux. Après quelques années de fiançailles, ils se marièrent dans une petite église. La cérémonie nuptiale fut courte et simple.

Peu de temps après, le couple fit l'acquisition d'un petit bungalow dans lequel ils déménagèrent leurs modestes biens. Le bungalow de briques jaunes était à côté d'autres bungalows colorés dans une banlieue où tout le monde vivait heureux. Semblables aux autres couples du quartier, les jeunes mariés rêvaient de fonder une famille. Ils essayèrent et essayèrent, mais la chance ne fut pas avec eux. À présent, dans la trentaine, le couple n'était plus tout jeune et il s'inquiétait. Après de nombreuses prières et de nombreuses consultations médicales, Dieu répondit à leur plus grand désir. La femme tomba enceinte et donna naissance à une petite fille aux cheveux blonds et bouclés.

- Un grand nombre de dames paieraient d'énormes sommes d'argent pour une telle chevelure!, lança le médecin quand il vit le nouveau-né.

Par contre, quand la mère vit son chérubin pour la première fois, elle ne fixa pas son attention sur sa beauté. Elle ressentit joie et sérénité, les mêmes sentiments qu'elle éprouvait quand elle soignait son jardin. Elle prénomma donc sa fille Lily. Le père, couvert de sueur à cause de la chaleur dans la pièce, hocha la tête pour montrer son accord avec la décision.

Comme le couple voulait fonder une grande famille, ils essayèrent et essayèrent encore d'avoir un autre enfant. Malgré leurs efforts, ni la médecine moderne ni Dieu n'arrivèrent à les bénir une deuxième fois. Ils se contentèrent donc de dépenser toute leur énergie sur leur fille unique.

Lily ne fut pas du tout une fillette typique. Elle n'aimait mettre ni les chapeaux ni les jolies robes, elle détestait jouer avec des poupées, et elle détestait que sa mère la coiffe. En revanche, elle adorait construire des aéroports avec ses blocs de *Lego*, grimper dans les arbres, jouer dans son bac à sable et courir pieds nus dans le jardin. Sans frères ni sœurs, Lily passa la plus grande partie de son enfance seule.

- Maman, je n'ai pas d'ami avec qui jouer... se plaignait-elle.
- Veux-tu que je t'en dessine un? répondit sa mère.

Ses parents d'origine européenne étaient la plupart du temps assez stricts. Mais ils étaient aussi affectueux. Chaque nuit, ils lui lisaient toutes sortes d'histoires dans leur langue natale avant de la border dans son lit. Ils estimèrent essentiel qu'elle réussît non seulement sur le plan académique mais qu'elle devînt aussi une femme indépendante. Ils firent tout pour assurer sa réussite.

Le temps s'écoula et Lily s'accoutuma enfin à la vie solitaire d'un enfant unique. En fin de compte, adolescente, elle se retirait souvent dans sa chambre afin d'écrire des histoires sur des individus et des terres lointaines qu'elle inventait sans aucun effort. Comme prévu, Lily grandit et la petite princesse se transforma en jeune femme.

Tirillée entre des coutumes européennes et un mode de vie nord-américain, Lily ne réussit pas à trouver sa place dans la ville où elle avait grandi. Elle ne se sentait pas à l'aise dans la Ville Reine. Après la cérémonie de remise des diplômes universitaires, elle résolut de quitter le nid familial. Comme la jeune femme rêvait d'élargir ses horizons, elle fit ses valises et partit pour la Ville des Saints dans le but de poursuivre ses études.

Déterminée à mener une vie autonome, Lily s'installa dans un petit appartement à l'est de la ville et commença ses cours de Maîtrise. Elle loua le deuxième logement de l'immeuble, celui qui subit un va-et-vient de colocataires. De temps en temps, elle se trouvait seule pendant des mois entiers, mais contrairement à l'époque de son enfance, elle savourait la solitude et surtout la tranquillité. Selon elle, la banlieue était le meilleur endroit pour vivre. Loin de la tentation, de l'agitation et du vacarme constant du centre ville.

La passion de la jeune femme pour l'écriture créative continuait à fleurir. Les cours obligatoires arrivant à leur terme, la rédaction du mémoire débuta et Lily passa ainsi la plupart de ses jours devant l'écran de l'ordinateur. Phrase après phrase, idée après idée, page après page et correction après correction.

Les mois passèrent, et graduellement la chaleur de l'été envahissait la ville. L'humidité traînait dans l'air. Le ventilateur travaillait à temps plein. Le jour du déménagement annuel arriva, et avec lui, un nouveau voisin en bas : le neveu du propriétaire. L'été battait son plein.

La chaleur émise par l'ordinateur fut tellement insupportable pendant ces jours fiévreux que Lily n'alluma plus la boîte chauffante. Elle décida de rédiger comme les vrais écrivains: avec du papier et un stylo. Assise sur le balcon, sous le soleil ardent, elle ne générait que quelques pages de gribouillis. L'astre sécha toute goutte créative.

La touffeur fut un jour si pesante que même après une douche froide, son corps fut instantanément couvert d'une légère couche de moiteur. Lily essaya de se concentrer mais son cerveau était déjà parti en vacances. Afin de se rafraîchir, elle se servit un bol de *gelato* et s'assit sur son lit devant le ventilateur ronronnant. Déterminée à avancer dans l'écriture de son mémoire, malgré la chaleur, elle alluma son ordinateur et commença à y saisir ses gribouillis. Tout à coup, elle entendit :

Boom, Boom, Boom, Boom, Boom...

Le parquet en bois franc trembla. De la musique beugla comme si quelqu'un avait ouvert une boîte de nuit dans l'appartement du bas. Des airs électroniques retentirent en plein après-midi. Lily trouva cette situation encore plus difficile pour se concentrer. Ses yeux se fixèrent sur le curseur clignotant qui resta immobile. La jeune femme n'entendit que :

Boom, Boom, Boom, Boom, Boom...

Lily alluma sa radio et la fit marcher à fond, mais les basses de la musique du voisin étaient trop puissantes. L'eau dans le verre posé sur le bureau ondulait. Elle relut la dernière phrase du texte plusieurs fois de suite ; sa concentration était entièrement brisée. Elle éteignit la radio et donna un coup de talon très fort contre le plancher afin de signaler au voisin que le volume était trop puissant. Hélas, le battement de son talon fut également couvert par les basses pulsantes.

Le lendemain, Lily fut réveillée par un autre battement :

Boom, Boom... Boom, Boom... Boom, Boom, Boom...

Elle vérifia son radio-réveil : cinq heures et demie. Le neveu du propriétaire était sans doute insensé. Lily essaya de se rendormir mais les pulsations continuèrent. Encore une fois, elle donna un coup de talon contre le plancher. Des grognements puis quelques hurlements montèrent comme réponse, mais les battements persistèrent et avec plus de férocité.

Pendant des semaines, les battements musicaux continuèrent quelquefois durant la journée, mais surtout aux premières heures du jour. Non seulement son travail d'écriture n'avancait pas, mais Lily ne dormait pas plus que quelques heures chaque nuit. Quand elle se regardait dans le miroir, au lieu de voir une belle jeune femme, elle voyait un être de plus en plus épuisé, aux yeux de plus en plus cernés et à la peau de plus en plus pâle.



Complètement désespérée, Lily contacta sa famille et ses amis afin de trouver la meilleure manière de remédier à cette situation infernale. Chacun d'entre eux lui dit de se plaindre auprès du propriétaire, mais Lily leur rappela que son voisin était son neveu, donc elle n'avait pas d'autre choix que de souffrir jusqu'à ce que son bail arrive à son terme.

Les parents de la jeune femme lui suggérèrent de se coucher très tôt, avant que le vacarme commence, et de boire du lait chaud avec une cuillère à thé de miel. Pendant leur jeunesse et maintenant encore, ils suivaient cette règle et la concoction ne les avait jamais déçus. Donc, ce soir-là, Lily prit un bain relaxant, but du lait et plaça sa tête contre l'oreiller dès que le soleil commença à se coucher. Elle dormit comme un ange jusqu'à trois heures du matin quand elle fut réveillée par:

Boom... Boom, Boom, Boom... Boom...Boom, Boom, Boom...

Effrayée par le bruit inattendu, et encore un peu assommée, Lily sauta du lit avant de se rendre compte que c'était son voisin impitoyable qui la dérangeait avec ses bruits nocturnes.

Lily tendit sa main au-dessus de sa table de chevet pour prendre son *iPod*. Elle l'alluma, boucha ses oreilles avec les écouteurs, et choisit l'option *shuffle*. À cette heure-ci, elle ne pouvait que couvrir un son avec un autre.

- « *Mirror, Mirror on the wall, who's the dumbest of them all?* », hurla la chanteuse.
- Le troll en bas ! répondit Lily avant d'éclater de rire.

Dans son carnet, elle nota ces paroles qui pourraient, un jour, lui rendre service. La jeune femme continua à écouter les chansons berçantes de son lecteur *mp3* jusqu'à ce qu'elle se fût rendormie.

Le lendemain soir, Lily goutta à un autre remède, espérant que cette fois son sommeil serait si profond que la musique du voisin ne la réveillerait pas.

Son moniteur de yoga lui suggéra de pratiquer des *coulées lunaires* avant de se coucher et ce fut exactement ce que fit la jeune femme. Lily bougea avec fluidité d'une *asana* à l'autre. Elle se sentit légère comme un nuage. Elle avait la sensation de ne plus être dans son appartement, mais plutôt sur une plage où elle entendait le son des vagues. Vers la fin de la séance, Lily fut si détendue que dès que les draps frôlèrent son corps, elle s'endormit. Malgré tout, le bruit la réveilla de nouveau, cette fois à quatre heures du matin.

Boom... Boom, Boom... Boom...Boom, Boom ...

La jeune femme était à bout de nerfs. Elle était si misérable qu'elle paya un maître de *feng shui* pour venir rétablir l'harmonie dans sa chambre. Toutefois, cette ancienne

pratique ne put empêcher les pulsations électroniques de monter à travers le plancher, sans répit.

Avant de céder à son voisin, elle mit en pratique le dernier conseil qui lui vint, de sa tante la pharmacienne. Lily devait avaler un somnifère une demi-heure avant de se coucher afin de dormir profondément. Comme sa tante avait raison! En fait, Lily dormait si profondément qu'elle avait beaucoup de difficultés à se réveiller. De plus, pendant la journée, elle se sentait si affaiblie et assoupie qu'elle produisait moins de pages que d'habitude. Elle ne savait plus quoi faire. Rien ne marchait. Défaite, Lily fondit en larmes.



Le vacarme musical persista. Pendant la journée, Lily n'avait pas d'autre choix que d'adoucir le bruit avec les chansons de son lecteur *mp3*. Le soir, pour se détendre avant de subir une autre attaque de battements électroniques, elle pratiquait le yoga et buvait une tasse de lait chaud. Malgré son environnement, Lily fit de son mieux pour rédiger et, peu à peu, elle réussit à terminer un autre texte.

Pour fêter ce succès, mais surtout pour célébrer l'anniversaire de sa meilleure copine, Lily fut invitée à dîner dans un petit resto *sur la Main*. Pour elle, un trajet au centre-ville fut vraiment un petit plaisir, particulièrement quand elle quitta la discothèque démentielle.

Quelques heures avant le rendez-vous, Lily se rendit compte qu'elle n'avait pas de cadeau. Avant de descendre à la cave, pour trouver sa boîte de créativité, elle jeta un coup d'œil dans le miroir. Elle constata immédiatement que le manque de sommeil avait ravagé

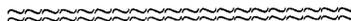
son corps. Elle ne pourrait pas sortir sans appliquer plusieurs couches de maquillage afin de dissimuler les valises sous les yeux, sa peau tachée et ses lèvres desséchées. Quelle malchance !

Lily descendit les escaliers, entra dans la cave, ouvrit son casier, alluma la lampe et fouilla dans les boîtes. Sur le sol froid et poussiéreux, elle aperçut un objet scintillant. Elle s'agenouilla et le ramassa. Elle recueillit dans sa paume un pendentif fait en argent, composé d'une perle bleuâtre avec des cercles concentriques. Lily fut certaine que ce joli bijou n'était pas le sien, mais voulut tout de même le garder.

Elle se souvint que quand elle avait emménagé dans l'immeuble, le propriétaire lui avait dit :

- Ce que tu trouveras dans ton casier sera tien, si tu le veux bien...

Enchantée par sa découverte, Lily mit le pendentif dans sa poche, trouva la boîte qu'elle cherchait, éteignit la lumière, ferma le casier et remonta dans son appartement. Elle s'installa sur le tapis chamarré de son salon de style marocain et ouvrit la boîte dans laquelle elle gardait de la peinture, des pinceaux, des fils, des perles et toutes sortes d'autres instruments artistiques. Lily entreprit la confection d'un cadeau pour sa copine. Après une trentaine de minutes, elle créa un élégant bracelet de perles peintes et de fil coloré. Ensuite elle attacha une cordelette à son pendentif et le mit autour de son cou. Alors qu'elle entrait dans la salle de bain afin de se préparer pour la soirée, elle fut complètement retournée par la vision qu'elle aperçut dans le miroir. Les cernes sous ses yeux avaient disparu, sa peau était satinée, et ses lèvres étaient pulpeuses. Lily fut éblouie par la métamorphose. Elle était si ravissante qu'elle n'en croyait pas ses yeux!



Après une merveilleuse soirée en ville, Lily rentra chez elle complètement fatiguée. Dès qu'elle arriva dans son studio, elle ferma la porte, enleva ses chaussures et se coucha sans enlever aucun vêtement ni joyau.

Le lendemain matin, elle se réveilla dispose et prête à terminer son mémoire, peu importe les circonstances. Pendant tout l'été, elle n'eut jamais autant d'énergie. Lily se convainquit que faire la fête avec des amis, de temps en temps, était la raison qui lui donnait tant de vitalité. Elle bondit de son lit, se déshabilla, enleva son collier et se doucha. Pendant qu'elle se peignait, Lily remarqua qu'elle avait l'air moins belle que le soir précédent, mais quand même mieux que tous les mois précédents. Elle remit son collier de cercles concentriques et s'assit devant l'écran de son ordinateur. Lily rédigea sans arrêt. Elle profitait du calme pour compléter un conte et en débiter un autre. Il ne lui restait que deux textes à finir avant la fin de sa Maîtrise. Elle était certaine qu'elle venait de terminer toute une série de revers.

Le jour se transforma en nuit et Lily continua sa rédaction. Le silence régnait même à minuit, à une heure, à deux heures du matin. Elle fit ses coulées lunaires, but du lait chaud, se coucha et dormit sans interruption jusqu'à l'aube.

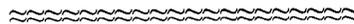
Jour après jour, Lily portait son collier et jour après jour elle rédigeait continuellement, ses idées coulant comme le Saint-Laurent. Nuit après nuit, elle dormait profondément et se réveillait revigorée. Pour une raison ou pour une autre la musique du voisin bruyant ne joua plus et la banlieue reprit son air tranquille.

Un matin, Lily enleva le bijou bleuâtre car le cordon sur lequel il était pendu lui irritait la peau. Elle le plaça sur son étagère avant de partir en ville à la bibliothèque universitaire. Dans le wagon du métro, elle avait l'impression que les gens parlaient plus fort que d'habitude. Des gloussements sortirent de la bouche d'une vieille femme, comme si c'étaient ceux d'une sorcière. Des battements bruyants se dégageaient des écouteurs d'un jeune homme, comme ceux du voisin. Lily avait de plus en plus hâte de retrouver un environnement serein. À son arrivée à la bibliothèque, elle fut troublée par toutes les voix chuchotantes. Les imprimantes, photocopieurs et ordinateurs émettaient continuellement des ronronnements. Lily trouva que ce bâtiment, autrefois consacré au silence, n'adhérait plus à sa tradition. La jeune femme sortit donc tous les livres dont elle avait besoin et rentra chez elle. Elle désirait retrouver sa tranquillité casanière.

Malheureusement, sa malchance la suivit. Le neveu du propriétaire fit encore des siennes. Sa musique beugla si fort que le plancher de l'appartement tremblait. Aucun battement de talon ni aucune contre-attaque de beuglements ne l'arrêta. Défaite, encore une fois, Lily fondit en larmes.

Pour se calmer, la jeune femme décida de réparer son collier. Elle s'assit sur le tapis multicolore de son salon et enfila un nouveau cordon plus doux à travers la boucle du pendentif. Aussitôt qu'elle eut remis l'ornement autour de son cou, les pulsations cessèrent, comme par enchantement. Lily enleva le collier et le posa par terre. Quelques instants plus tard, les battements resurgirent. Lily remit le pendentif une dernière fois pour vérifier son soupçon. Le silence surmonta le vacarme et la magie de l'objet trouvé triompha. Dès cet instant, Lily porta toujours son bijou de cercles céruléens.

Les jours qui suivirent, la jeune femme rédigea assidûment. Elle compléta l'avant-dernier texte et entama la rédaction de l'ultime. Chaque nuit elle dormait profondément et chaque matin elle se réveillait dynamisée. La fatigue ne pesait plus sur ses paupières. Avec le pendentif contre sa poitrine, Lily reconquit la beauté qui avait fané à cause du sommeil que lui avait fait perdre son voisin. Lorsque les premières feuilles changèrent de couleur, Lily mit le point final à ses études.



Pour célébrer la réalisation de son œuvre écrite, elle sortit avec sa meilleure amie sur une petite terrasse nommée en souvenir d'une ancienne chanson française. Sous le feuillage des vignes, elles sirotèrent de la sangria maison, quand un jeune homme les aborda.

- Excusez-moi mesdemoiselles, mais j'ai remarqué que l'une d'entre vous porte un mauvais-œil.
- Un quoi ? répondit l'amie de Lily.
- Un mauvais-œil, répéta le jeune homme de peau basanée, pendant qu'il désignait le pendentif accroché autour du cou de Lily. C'est un talisman qui protège le porteur de tout mal, expliqua-t-il. Il est très rare de rencontrer un individu qui le porte. Qui te l'a offert?
- En fait, un jour, par hasard, je l'ai trouvé dans la cave de mon immeuble, raconta Lily.
- Il n'aurait pas des initiales A.K. gravées au revers? demanda l'étranger.

Curieuse, Lily retourna l'amulette et vit les initiales que le jeune homme venait de prononcer. Elle fut si stupéfaite qu'elle ne put que fixer le bel homme du regard. Sa meilleure amie lui donna un coup de coude pour la ramener à la réalité avant d'inviter le jeune homme à s'asseoir. Il s'installa à côté de Lily puis lui montra son mauvais-œil. Le pendentif était identique au sien, incluant les initiales gravées à l'arrière.

Le jeune homme raconta que sa grand-mère voulait lui donner un pendentif qui avait appartenu à son arrière-grand-père pour son treizième anniversaire, mais elle n'arrivait pas à le retrouver. Le pendentif qui venait de très loin, de son pays d'origine, et qui dotait de bonheur tous ceux qui le portaient, avait disparu. Par conséquent, elle fit faire un deuxième pendentif sur mesure, identique à l'original. Même si son amulette ne possédait pas de pouvoirs magiques, le bijou évoquerait sa famille et son héritage. Avant de placer le pendentif autour de son cou, sa grand-mère l'avertit que si, un jour, par hasard, il retrouvait le pendentif original, il ne devrait pas ignorer le signe.

Captivée par son charme et l'histoire du pendentif, Lily accepta de sortir le lendemain avec ce jeune homme séduisant. Ils continuèrent à se fréquenter et bientôt ils tombèrent amoureux. Le destin les unissait. En trouvant le pendentif original, le jeune homme trouvait aussi la femme de sa vie. À partir de ce moment, ils partagèrent à deux les bienfaits du bijou bleuâtre. Avec une perle de mauvais-œil gravée dans leurs anneaux d'alliance, ils vécurent heureux jusqu'à la fin de leurs jours.